

# Science et politique

## Table des matières

I.	Introduction.....	2
II.	Pourquoi la séparation entre épistémique et non-épistémique ? .....	3
1.	Tension entre plusieurs valeurs épistémiques .....	3
2.	Tension au sein d'une même valeur épistémique.....	4
3.	Peut-on être neutre ? Doit-on être neutre ? .....	6
III.	Le rôle des valeurs non-épistémiques en science.....	8
1.	Des préjugés aux sciences artefactuelles .....	8
2.	Les théories du point de vue .....	15
	Récapitulatif/F.A.Q : .....	19
3.	Une question de justice épistémique .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
	Les épistémologies du point de vue ne sont pas les seules épistémologies féministes.....	22
	Critique générale des épistémologies du point de vue.....	23
IV.	Conclusion : et concrètement ? .....	23
1.	Activité 1 : peut-on mesurer l'homosexualité ? .....	24
	Remarques : L'orientation sexuelle est-elle naturelle ou est-ce un choix ? .....	25
	Document pour les élèves : .....	26
2.	Activité 2 : Les erreurs sexistes de l'archéologie .....	28
	Remarques :.....	28
	Document élève : .....	29
3.	Activité 3 : confronter deux visions de l'histoire.....	30
	Antoine Prost et la pratique de l'histoire : .....	31
	Michelle Perrot et l'histoire des femmes .....	35
4.	Activité 4 : bell hooks .....	39
	Remarques :.....	39
	Document : .....	39
V.	Bibliographie.....	40

**NB** : une ressource sur un questionnement féministe autour de la possibilité de ne pas imposer ses catégories culturelles lorsqu'on fait de l'anthropologie, pour faire écho à une venue après la conférence<sup>1</sup>.

## I. Introduction

La question du rapport entre science et politique a été réactivée récemment, évidemment par la crise du covid mais aussi par la mise en cause par Frédérique Vidal, ministre de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, de certaines études au sein de l'université, notamment dans le JDD. Cette ministre suivait là Jean-Michel Blanquer, ministre de l'Education Nationale, et Gérald Darmanin, ministre de l'Intérieur. Des deux cas que je mets en avant, le premier est le plus facile pour la science car il lui donne la préséance et il place la politique dans une position de subordination. L'autorité de la science n'est pas contestée. Le second cas est plus difficile car si les accusations de la ministre sont vraies, alors la science est en péril.

Dans un premier temps, on est tenté de dire que la séparation entre le politique et l'épistémologique devrait aller de soi. On convoquera Lyssenko ou la phrénologie pour le justifier. Et, en effet, on est bien obligé de dire que la politique doit être séparée de la science au sens où l'on ne saurait a priori décréter les résultats de la science. Il faut donc bien qu'il y ait une séparation entre ce qui relève de l'épistémique et du non-épistémique<sup>2</sup>.

L'épistémologie est la discipline qui s'intéresse à la justification des croyances et des connaissances. En particulier en ce qui concerne la science mais pas que. Dans cette perspective, on fait en général une distinction entre :

Epistémique : ce qui relève exclusivement de la connaissance.

Non-épistémique : ce qui relève d'autres ordres de justification comme la morale et la politique.

Cette exigence est très compréhensible si on veut éviter justement que la science ne soit que la secrétaire d'une volonté politique qui dicterait ce qui lui est utile par exemple pour maintenir son pouvoir. Notons que ces tentatives ne relèvent pas uniquement d'un passé lointain et communiste mais ont toujours court<sup>3</sup>. On citera le Pioneer Fund qui finance des activités « scientifiques » pour comprendre les différences héréditaires chez les humains.

<sup>1</sup> L. ABU-LUGHOD, « Ecrire contre la culture. Réflexion à partir d'une anthropologie de l'entre-deux [Writing Against Culture] », C. Gayet-Viaud (trad.), dans R. G. Fox (éd.), *Recapturing Anthropology: Working in the Present*, School of American Research Press, Santa Fé, 1991, p. 137-162.

<sup>2</sup> Voir ici par exemple : [https://www.youtube.com/watch?v=\\_io94HnfYak](https://www.youtube.com/watch?v=_io94HnfYak)

<sup>3</sup> Voir par exemple : <https://www.youtube.com/watch?v=hojHGXi1qew> ou

Souvent, on répond à cette exigence en partant de l'idée que la science doit être neutre. C'est une conception de la science qui a été promue dans les années 1960, Isaac Lévi notamment. Je vais défendre qu'il est très difficile de tenir cette exigence jusqu'au bout, et que peut-être, même, on n'a pas besoin de cette valeur là pour faire de la science de qualité. En somme, je m'intéresserai aux limites de fait de la neutralité puis aux limites en droit. Je vais faire premièrement un petit point sur la neutralité, puis je poserai la question à partir des modèles en biologie et enfin je m'aventurerai sur les terres des épistémologies du point de vue.

## II. Pourquoi la séparation entre épistémique et non-épistémique ?

Prenons un exemple trivial, est-il justifié de dire « Si croire que je suis plus intelligent que tous les autres me fait du bien, alors il est vrai de dire que je suis plus intelligent que les autres ? ». On voit bien que l'effet d'une croyance ne peut pas rentrer en ligne de compte **dans sa justification**. De ce point de vue là, il ne semble pas que doive rentrer en ligne de compte des valeurs non-épistémiques dans le choix, ou non, de valider une hypothèse ou de souscrire à une théorie. La seule chose qui devrait compter c'est la justification d'un point de vue purement épistémique. Mais il existe des tensions entre différentes valeurs épistémiques.

### 1. Tension entre plusieurs valeurs épistémiques

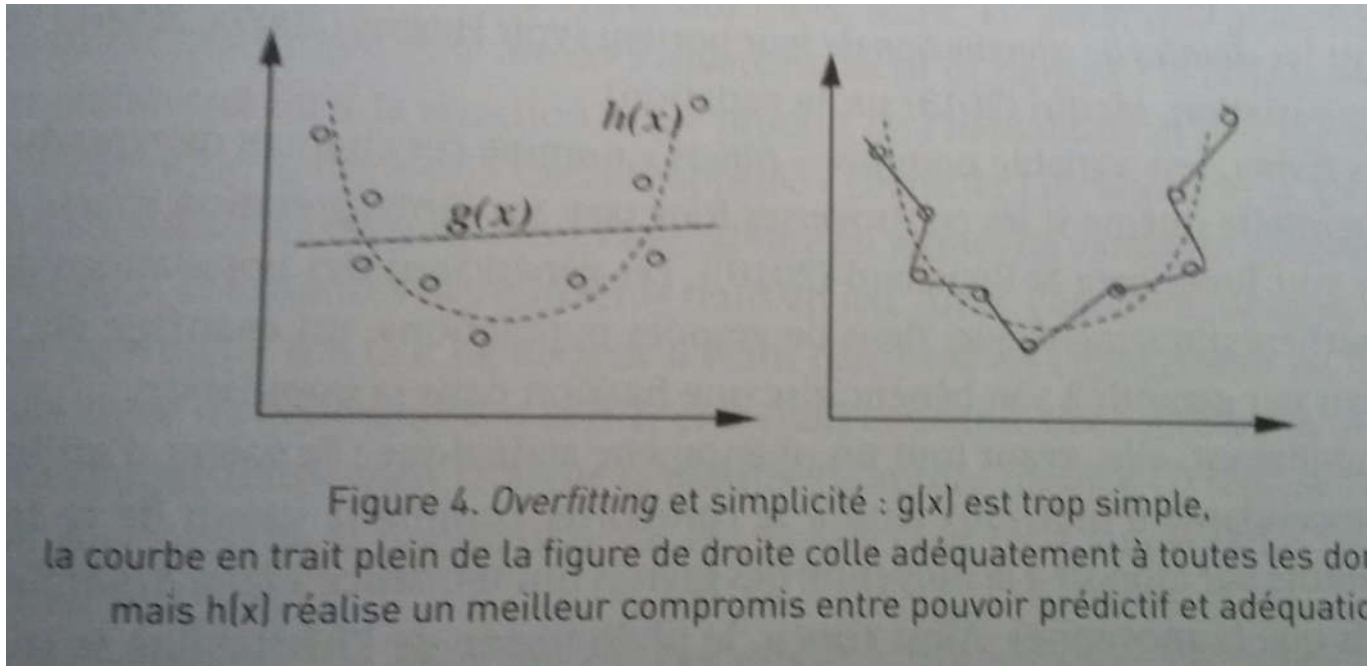
En biologie, il existe plusieurs types de modèle. Les modèles sont des instruments essentiels, par exemple en écologie ce n'est que lorsqu'on a élaboré un modèle liant la superficie et le nombre d'espèces que l'on peut espérer se faire une idée de la biodiversité existante et qu'on peut ensuite se poser la question des mécanismes qui la produisent et la maintiennent. Une fois que l'on a identifié le pattern, on peut identifier le processus qui a produit ce pattern.

Une première manière d'approcher le problème c'est de montrer qu'au sein même des valeurs épistémiques il existe des tensions. Ainsi, un bon modèle de pattern doit pouvoir placer au mieux les données sur les courbes mathématiquement définies qu'il représente (c'est ce qu'on appelle du *curve-fitting*). Mais très souvent, la courbe qui colle le mieux aux données ne permet pas d'obtenir un bon pouvoir prédictif. Il y a donc une tension entre le fait de coller aux données et la prédiction. Ainsi, sur la figure 4 tirée d'un chapitre du *Précis de Philosophie de la Biologie*<sup>4</sup> dédié aux modèles, la courbe g est trop simple et la courbe de droite colle trop aux données tandis que h est celle qui réalise le meilleur compromis.

---

<sup>4</sup> P. HUNEMAN et S. DUTREUIL, « La modélisation mathématique en biologie », dans T. Hoquet et F. Merlin (éd.), *Précis de philosophie de la biologie*, Paris, Vuibert, 2014, p. 56-57

D'une manière générale, il s'agit d'une propriété générale des modèles mise en évidence par Richard Levins<sup>5</sup> : un modèle peut être précis, représenter la réalité et être très général. Mais même s'il existe (au cas par cas) des manières de maximiser ces trois valeurs, elles sont partiellement incompatibles. Une manière bien sûr de procéder est de tester une hypothèse avec trois types de modèles et voir si les valeurs se recourent.



## 2. Tension au sein d'une même valeur épistémique

Même lorsqu'on essaie de réduire les valeurs épistémiques à une, on peut douter qu'une définition univoque soit possible. Ainsi la valeur de simplicité peut s'entendre de plusieurs manières. Supposons deux fonctions :  $y=ax^2+bx+c$  et  $y = bx + c$ . Intuitivement, la seconde est plus simple car on a moins de paramètres, mais on peut aussi dire que la première est plus simple car la seconde est un cas particulier de la première. Comme le rappelle Huneman, il est difficile de définir la simplicité dans l'absolu, ce qui signifie que les valeurs épistémiques (ce qui compte du point de vue de la connaissance) doivent être établies en contexte. De ce fait, il me paraît compliqué d'évaluer de l'extérieur la validité épistémique d'une science, d'une discipline ou d'un ensemble de discipline. *A fortiori* s'il s'agit de mener une enquête externe.

Est-ce à dire que le choix d'un compromis est arbitraire ? Non, bien entendu. On voit intuitivement bien pourquoi on choisit telle courbe plutôt que telle autre, et en principe un tel choix devrait être comptable d'une justification rationnelle. Pour autant, on le voit bien avec des valeurs comme la simplicité, il n'est pas évident que toutes les valeurs soient parfaitement explicites. C'est

<sup>5</sup> R. LEVINS, « THE STRATEGY OF MODEL BUILDING IN POPULATION BIOLOGY », *American Scientist*, vol. 54, n° 4, Sigma Xi, The Scientific Research Society, 1966, p. 421-431.

ce que montre Sober dans un article de 2002 : « When people choose the simpler of two theories, this “choosing ” can mean different things. The simpler theory may be chosen because it is aesthetically more pleasing, because it is easier to understand or remember, or because it is easier to test », « Quand les gens choisissent la plus simple parmi deux théories, ce « choix » peut vouloir dire différentes choses. La théorie la plus simple peut être choisie parce qu’elle est esthétiquement plus plaisante, parce qu’elle est plus simple à comprendre ou à se souvenir, ou parce qu’elle est plus simple à tester »<sup>6</sup>. On voit bien que la simplicité est une valeur qui vaut la peine d’être défendue, mais à quel niveau est-ce une valeur épistémique ? Dans quelle mesure la perte d’informations ne devient-elle pas un problème pour la connaissance ? Car c’est le rôle d’un modèle que de sélectionner les variables d’intérêt. Mais l’intérêt est une variable ambiguë. Ainsi, tant que l’on qualifie le travail domestique de « tâches domestiques » avant les années 1970, les femmes sont exclues par construction du monde du travail. Par conséquent, elles ne participent pas au PIB. Autre conséquence : la question du partage des tâches ne se pose pas car les tâches domestiques sont reléguées du côté du loisir, ou du moins du non-travail. Pour résumer :

*« En ce sens la crédibilité peut être comprise comme le résultat de mécanismes qui permettent la gestion et la résolution de l’incertitude du savoir scientifique [Le savoir scientifique est donc fondamentalement incertain]. La sociologie des sciences a montré que les expériences ne suffisent pas à « régler » les controverses scientifiques. Rien d’inherent à une expérience ne l’établit définitivement comme test « crucial » d’une hypothèse. En fait, les scientifiques négocient très précisément ce qui est admis comme preuve, le choix des expériences qui rendent véritablement compte d’une hypothèse et la question de savoir si la reproduction de telle ou telle expérience est fiable. Tous ces points pouvant être contestés, l’incertitude est bien souvent non seulement la cause de la controverse scientifique, mais aussi sa conséquence. »<sup>7</sup>*

Il est bien sûr tentant de dire que l’on tranchera « objectivement » ou de manière « neutre » en fonction des besoins proprement scientifiques du moment. Ce que mon petit exemple sur les tâches domestiques montre c’est que les mesures sont sensibles aux catégories qu’on utilise. Or ces catégories dépendent de ce qui motive notre recherche. De ce point de vue, les chercheuses ne sont pas en dehors du monde social. Je donne encore une fois un exemple simple : tant que les carrières se faisaient en primatologie dans les muséums d’histoire naturelle et les grandes institutions muséales ou zoologiques, l’opportunité de rester sur le terrain était faible car cela voulait dire se tenir éloigné des endroits où l’on pouvait espérer faire carrière. Par conséquent, il y avait une prime aux méthodes

---

<sup>6</sup> E. SOBER, « What is the Problem of Simplicity? », dans A. Zellner, H. A. Keuzenkamp et M. McAleer (éd.), *Simplicity, Inference, and Modelling*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 13-32.

<sup>7</sup> S. EPSTEIN, *La Grande Révolte des malades. Histoire du sida 2.*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001, vol. 2/2, p. 229.

qui permettaient d'obtenir des résultats rapidement. Une telle situation était favorable au paradigme de la domination qui prédisait que la dynamique et la structure des groupes de primates était donné par les luttes pour la domination des mâles. Les femelles, les petits et les subalternes étaient considérées de ce point de vue comme des non-sujets et comme quantité négligeable. Et la mesure donnait raison puisqu'en laboratoire, il s'agissait de placer les sujets deux par deux dans des situations où la domination « latente » allait finir par émerger. Sur le terrain, dans les années 1950, pour observer les primates, on plaçait de la nourriture à un endroit. Mais le regroupement de la nourriture favorisait le conflit et corroborait les hypothèses sur la domination. Sans rentrer dans les détails, la primatologie s'est largement réinventée d'un point de vue méthodologique dans les années 1960 et 1970 avec une acmé constituée par un article Jeanne Altmann en 1974<sup>8</sup> qui a enterré définitivement tout une série de pratiques observationnelles qui ont été rendues obsolètes. L'article consiste en effet en une revue des différentes méthodes d'observation avec leurs failles et leurs limites. L'une d'entre elle, particulièrement, m'intéresse (aussi car c'est la méthode dont la critique a été retenue), il s'agit de la méthode *ad libitum* : on observe des groupes sans limite de durée et de noter tous les événements qui paraissent importants pour ensuite faire des comparaisons du type « Les femelles Rhésus épouillent davantage qu'elles ne se battent ». Altmann souligne avec justesse les implicites de cette méthode d'observation : 1) les comportements observés seront notifiés quelle que soit la classe de comportement (par exemple l'épouillage et l'agression), 2) la fidélité de l'enregistrement ne dépend pas de la catégorie d'appartenance des individus (âge, sexe, classe). Le problème c'est que cette méthode d'observation repose sur la supposition que l'observatrice n'aura pas de biais, mais une telle méthode ne permet pas de vérifier s'il y a eu ou non des biais. Cela pose évidemment un problème pour les pairs qui ne sont pas sur le terrain. Ainsi, il est très difficile de savoir si les différences sont dues à des différences objectives de l'objet primate ou si elles sont dues aux biais de l'observateur.

Ce qu'il est important de comprendre ici c'est qu'une pratique de recherche peut très bien être justifiée dans le cadre d'une recherche (soit pour des considérations pratiques soit même pour des considérations épistémiques) sans pour autant être adéquates.

### 3. Peut-on être neutre ? Doit-on être neutre ?

(1) Dans de nombreux cas il n'est pas clair qu'il existe un consensus scientifique sur les valeurs épistémiques à privilégier, et, de plus, (2) ce peut être une faute d'être « neutre » dans bien des cas.

(1) Il n'est pas clair qu'il existe un consensus scientifique pour au moins deux raisons : les buts de l'activité scientifique ne sont pas consensuels : le niveau de preuve

---

<sup>8</sup> J. ALTMANN, « Observational Study of Behavior: Sampling Methods », *Behaviour*, vol. 49, n° 3/4, 1974, p. 227-267.

qu'exige une théorie ou un énoncé n'est pas consensuel. Par exemple, la discipline de la psychologie évolutionnaire est l'objet de nombreuses critiques qui mettent en doute la possibilité même d'apporter les preuves nécessaires à l'établissement des faits qu'elle prétend prouver. Dans un autre registre, les canulars touchant une discipline ou une autre sont diversement appréciés en fonction des acteurs et des disciplines. Dans certains milieux sceptiques, le canular Sokal<sup>9</sup> est perçu comme la preuve que les SHS tout entière sont bonnes à jeter, tandis qu'un article sur l'homéopathie paru dans une revue célèbre ne jette pas le discrédit sur toute la médecine. Bien sûr, on peut toujours se réfugier derrière l'idée que « en droit » il n'y a qu'une interprétation qui est bonne et que l'évopsy est ou bien à jeter ou bien non, mais cela laisse intact la question de ce que l'on doit faire effectivement. Donc en admettant même que l'évopsy soit objectivement une science approchant correctement son objet en fonction de ses objectifs, il n'en reste pas moins que cette objectivité ne peut être déterminée que par une discussion à l'issue de laquelle devrait émerger un consensus.

- (2) De plus, ce problème en rencontre un autre : il n'y a pas nécessairement symétrie des énoncés descriptifs, ce qu'on appelle le risque inductif. On peut pointer l'asymétrie des faux positifs et des faux négatifs. Il est plus grave de mettre sur le marché une molécule qui s'avère sans efficacité (dans la mesure du moins où elle n'empêche pas de prendre un traitement qui fonctionne) qu'une molécule qui s'avère nocive. Mais plus généralement, pour savoir s'il vaut mieux un test qui fait 10% de faux positifs et 20% de faux négatifs ou un test qui fait l'inverse, il n'y a pas d'argument recevable qui ne fasse pas appel à des valeurs non-épistémiques. **Ce qui ne signifie pas qu'on ne peut pas le discuter rationnellement, notre discipline, la philosophie, devrait nous en convaincre. Mais là on touche peut-être à un impensé dans ce genre de discussion : si on fait intervenir du non-épistémique alors on ouvre la porte à l'irrationalité, je ne pense pas que ce soit le cas.** Du reste, même sans s'aventurer sur le terrain des *applications* la science peut bien se rêver comme autonome des autres champs, un certain nombre de principes très matériels s'appliquent à elle. En particulier : elle coûte de l'argent. Cette contrainte a des effets bien réels à tous les niveaux de l'organisation scientifique. Il y a certaines expériences qui ne sont simplement pas possibles. Par ailleurs, l'organisation scientifique impose ses propres normes [primatologie, carrière dans les musées] qui ont des effets sur l'espace des

---

<sup>9</sup> Voir : <https://zet-ethique.fr/2019/08/04/perspective-sur-laffaire-sokal/>

expériences envisageables. Si on retourne dans le domaine des *applications* c'est encore pire : il faut par exemple choisir entre différents critères pour un test. Un cas de paludisme peut être défini par la présence de *plasmodium* dans le sang, la présence de fièvre, la présence d'une grande fatigue ; on peut aussi se fier à un test de diagnostic rapide. La méthode choisie dépend de si on veut privilégier la sensibilité (ne pas rater de cas), la spécificité (ne pas considérer comme cas des personnes qui ne sont pas des cas), le fait d'être clair en ce qui concerne la définition du test pour garantir une stabilité d'un.e expérimentateurice à un autre (ex : si vous dites juste fièvre, un expérimentateur va considérer que c'est 37,5 et un autre 39, il vaut donc mieux spécifier ce qu'on entend par fièvre). Ou encore la faisabilité : la fièvre est un test objectif mais... il faut avoir des thermomètres<sup>10</sup>.

### III. Le rôle des valeurs non-épistémiques en science

Vous voyez, je crois, où je veux en venir : si la distinction entre valeurs épistémiques et valeurs non épistémiques est d'une grande importance, la distinction n'est ni claire ni toujours souhaitable. La question que j'aimerais poser est alors double :

- Des valeurs non exposées comme telles peuvent-elles nuire à la recherche ? [Exemple de sexisme en science]
- Des valeurs exposées comme telles sont-elles souhaitables pour la recherche ? [Les théories du point de vue]

#### 1. Des préjugés aux sciences artefactuelles

Voyons dans l'ordre : j'ai l'habitude de critiquer une vidéo de Max Bird sur l'homosexualité qui a beaucoup circulé et qui pose énormément de problème à mon avis. Voir pour ça Activité 1.

L'un des grands problèmes des recherches sur les déterminations biologiques de l'homosexualité c'est qu'elles posent comme allant de soi que l'homosexualité est une déviance par rapport à une norme *naturelle* qu'est l'hétérosexualité. Or, cela ne va pas de soi du tout, pour deux raisons : premièrement une raison sociologique qui pousse à confondre un *système social* particulier avec la vérité de l'espèce ; deuxièmement une raison biologique qui pousse à confondre hétérosexualité et sexualité reproductive. Or, les choses ne sont pas si simples car la fonction reproduction ne se réduit pas au sexe reproductif et le sexe ne se réduit pas à sa fonction reproductive. Or, dans l'écart qui existe entre la fonction et l'acte sexuel, il existe tout un jeu de possible. Dans un

---

<sup>10</sup> Pour cet exemple, voir : <https://zet-ethique.fr/2021/02/13/des-biais-de-lideologie-et-des-biais-ideologiques-partie-3-tous-les-modeles-sont-faux-mais-certains-sont-utiles/>



très bon article de Julia Monk<sup>11</sup>, qui se dit biologiste féministe, et allius, est posée la question de l'origine des comportements sexuels avec des partenaires de même sexe. La formule a l'air synonyme de « l'origine de l'homosexualité » mais pas du tout :

1. D'abord ce sont des comportements qui sont visés, on ne cherche donc pas une nature homosexuelle dans le cerveau des individus. On cherche plus simplement ce qui peut mener des individus à avoir des relations sexuelles avec des partenaires de même sexe.
2. Ensuite on évite le terme homosexualité pour se concentrer sur une définition possible de l'homosexualité. En effet cette dernière peut être définie de bien des façons, qui sont souvent incompatibles.

Le premier point semble aller de soi mais pas du tout, comme dit Foucault, ce n'est qu'à la fin du dix-neuvième siècle que l'homosexuel est devenu un personnage. Cette croyance en l'existence d'une « chose » qui serait l'homosexualité pousse à rechercher un facteur causal qui serait à l'origine d'un très grand nombre de comportements en fait assez différents et à aplanir une réalité très diverse. Le deuxième point est également problématique et est lié au premier : la définition d'homosexualité n'a strictement rien d'évident.

Ainsi, sait-on bien ce qu'est l'orientation sexuelle ? Le problème dans ce genre de question c'est que l'on fait comme si l'homosexualité était *quelque chose* qui devait donc avoir son correspondant dans le réel. La première chose à faire pour répondre à cette question c'est donc 1) de poser des définitions, 2) de montrer que ces définitions correspondent bien à ce à quoi on s'attend. Dans ce cas-là, on pourra 3) regarder si le fait d'être homosexuel.le (ou bisexuel.le) a un correspondant génétique, hormonal ou social (ou que c'est un choix). Les trois dernières définitions sont les plus courantes dans la littérature :

0	On est homosexuel.le quand on est attiré.e par des personnes du même sexe (sexuellement ou romantiquement)
1	On est homosexuel.le quand on a des fantasmes impliquant des personnes du même sexe.
2	On est homosexuel.le quand on a effectivement des rapports avec des personnes du même sexe.
3	On est homosexuel.le quand on se définit comme tel.

Ces trois dernières définitions sont les plus répandues mais il en existe d'autres (on mesure par exemple l'excitation physiologique au visionnage d'un contenu pornographique). Intuitivement on pourrait penser que ces trois définitions définissent des groupes relativement identiques. Si c'était le

---

<sup>11</sup> J. D. MONK *et al.*, « An alternative hypothesis for the evolution of same-sex sexual behaviour in animals », *Nature Ecology & Evolution*, 18 novembre 2019 (DOI : 10.1038/s41559-019-1019-7 consulté le 22 novembre 2019).

cas, on n'aurait pas de problème à mesurer le phénomène. Malheureusement ce n'est pas le cas du tout. Il y a un faible recoupement entre ces trois définitions et cela établit des groupes assez différents. Je donne quelques exemples pour comprendre le problème :

1. Si vous avez regardé un film pornographique avec un.e ami.e du même sexe quand vous aviez 15 ans, êtes-vous homosexuel.le ? Si c'était un film gay/lesbien ?
2. Si vous êtes une femme et que vous sortez avec une femme trans qui fait son coming-out (trans) au milieu de votre relation ?
3. Si vous avez eu une aventure dans votre jeunesse avec une personne du même sexe mais que vous êtes maintenant marié.e avec deux enfants ?
4. Si vous quittez tout à 40 ans pour une personne de même sexe alors que vous avez été très amoureux/se de votre précédente relation ?
5. Si vous avez eu un rapport sexuel avec une personne de même sexe quand vous aviez 25 ans, que vous avez aimé, que vous en avez 60 ?

Et intuitivement vous voyez bien le problème : qui peut donner la réponse à part la personne concerné.e ? C'est une illustration de la non substituabilité des points de vue (voir plus loin). De quel droit dites-vous à une femme qui a eu une relation amoureuse avec une femme il y a 15 ans qu'elle est lesbienne (ou même bisexuelle) ? C'est un problème récurrent en santé publique : si vous adressez une campagne aux hommes homosexuels (par exemple pour la prévention contre les IST) vous n'atteindrez pas l'entièreté des hommes qui ont des relations avec des hommes, car ils ne se considèrent pas comme des hommes gays. Nous avons un cas assez clair où l'utilisation commune du terme n'est pas opérationnelle pour faire de la science. En santé publique on préfère ainsi se référer à des pratiques plutôt qu'à des identités. Mais évidemment le problème pourra se poser différemment pour une association LGBT. Plus généralement, ce terme a une histoire et il ne va pas de soi du tout : par exemple dans les années 1900/1910 on distingue les homosexuels qui sont les hommes de bonne famille (les queers, le sens du mot changera plus tard) qui ont une garconnière et invitent leurs amants à côté de leur vie maritale parfaitement hétérosexuelle qui leur sert si on veut de couverture et les *fairies*. Les *fairies* sont des hommes qui se comportent comme des femmes et ont même un certain statut puisqu'il existe des « balls » (voir la série *Pose*, c'est l'origine des événements festifs qu'on y voit) où ils sont célébrés. Les hommes peuvent coucher avec eux sans déchoir de leur statut viril (car c'est un des problèmes quand on parle d'homosexualité) du moment qu'ils sont actifs dans les rapports sexuels. Les *fairies* sont donc une sorte de troisième genre, pas vraiment des femmes, mais un espace où ils peuvent être efféminés sous certaines conditions (cela ne va pas sans brimaes, ne rêvons pas

trop) et avec qui les hommes peuvent avoir des rapports sexuels. La limite passe alors entre l'activité et la passivité<sup>12</sup>.

- Un article sur la croyance très forte à l'existence de deux catégories étanches (gay ou pas gay) mais l'impossibilité de trouver des critères définitifs sur un forum en ligne : Marignier Noémie, « « Gay ou pas gay ? » Panique énonciative sur le forum jeuxvideo.com », *Genre, sexualité et société*, n° 17, 1<sup>er</sup> juin 2017 (DOI : [10.4000/gss.3964](https://doi.org/10.4000/gss.3964) consulté le 12 décembre 2017)<sup>13</sup>.

« Être homosexuel » est-ce que c'est être attiré par des personnes du même sexe ou est-ce que c'est pour un homme être attiré par des hommes et pour une femme être attirée par une femme ?<sup>14</sup> Dans le langage courant c'est la même chose. Mais si vous cherchez un profil hormonal c'est très important parce qu'il faut savoir si les hommes homosexuels vont avoir le même profil que les femmes homosexuelles ou si les femmes homosexuelles auront le profil d'hommes hétéro et les hommes homosexuels le profil de femmes hétérosexuels. Mais du coup homosexuel ne veut plus dire la même chose dans ces études et dans la langue courante.

Autre exemple/problème : je parlais des profils hormonaux. En réalité une des hypothèses en cours c'est qu'un certain taux d'hormones dans le cerveau à un moment de la gestation « masculinise » (ou « féminise » ou « homosexualise » ? voir exemple précédent) le cerveau. Il est impossible éthiquement de mesurer ces taux chez le fœtus humain (et d'ailleurs tout court, mais bref), et on ne peut pas non plus faire des expériences (par exemple en injectant à des fœtus de la testostérone à certains moments de la gestation puis regarder si plus tard ils deviennent homosexuel.les. Donc on doit se contenter de mesures indirectes et de modèles animaux. Je donne un exemple de problème de mesure avec les modèles animaux : qu'est-ce qu'une souris homosexuelle ? Et bien il faut savoir que les mâles ont plus fréquemment un comportement de « monte » qu'un comportement de « lordose » (cambrier pour faciliter la monte justement) et inversement pour les femelles (mais mâles comme femelles adoptent ces comportements, c'est une différence de fréquence). Et bien on comptera comme homosexuelle une souris femelle qui adopte fréquemment un comportement de monte et une souris mâle qui adopte fréquemment un comportement de lordose. Mais le problème c'est qu'une souris

---

<sup>12</sup> Pour toutes ces questions et si vous voulez des exemples à foison et une série d'anecdotes sur l'histoire de l'homosexualité, voir G. Dauvé, *Homo: question sociale et question sexuelle de 1864 à nos jours*, Marseille, Niet!éditions, 2018

<sup>13</sup> N. MARIGNIER, « « Gay ou pas gay ? » Panique énonciative sur le forum jeuxvideo.com », *Genre, sexualité et société*, n° 17, 1<sup>er</sup> juin 2017 (DOI : [10.4000/gss.3964](https://doi.org/10.4000/gss.3964) consulté le 12 décembre 2017).

<sup>14</sup> Pour ces questions, voir la critique des théories de l'organisation du cerveau dans ce MAGNIFIQUE livre : R. M. JORDAN-YOUNG, *Hormones, sexe et cerveau*, O. Fillod (trad.), Paris, Belin, 2016, p.

femelle peut monter une souris mâle. Dans ce cas-là on aura un rapport a priori hétéro et pourtant on comptera les deux souris comme homosexuel.les. Plus étonnant encore, une souris femelle qui monte une souris femelle, seule l'une d'entre elle sera considérée comme homosexuelle car on fait l'hypothèse que l'homosexualité est une question d'identité (le cerveau a été masculinisé dans le cas des souris femelles), pourtant chez les humains, il faut être deux pour avoir une relation homosexuelle.

**On voit là qu'une question éthique se pose, une question de responsabilité du scientifique vis-à-vis de ses objets d'étude : de quel droit préempte-t-il le terme homosexuel, étant entendu que ce terme sera forcément une réduction par rapport à ses usages sociaux ? Il y a là une possibilité de hold-up terminologique qui n'est pas anodin.** En particulier, la posture du chercheur pousse à déterminer le sens des termes alors que cette détermination n'est pas nécessairement présente dans les usages ordinaires. Comme le dit Soumaya Mestiri :

*« Parce que les composantes d'un monde donné existent en pointillé, voire conditionnent leur appréhension sur un mode autre relativement à ce qui peut exister dans des mondes concurrents, l'inachèvement apparaît comme l'essence même de la déclinaison mondaine »<sup>15</sup>*

Et Mestiri de citer Lugones :

*« Un « monde » peut être incomplet dans le sens où les choses peuvent ne pas y être intégralement construites, on peut aussi y trouver certaines choses construites négativement (elles ne sont pas ce qu'« elles » sont dans d'autres « mondes »). Le « monde » peut aussi être incomplet car contenant des références à des éléments qui n'y existent pas tout à fait, des références à des éléments comme le Brésil. »*

*« Dans le cas du féminisme lesbien, la construction de « lesbienne » dans la « communauté lesbienne » (qui constitue un « monde » à mon sens) est résolument, délibérément et sainement toujours en suspens, en devenir. Être Hispanique dans ce pays, dans une construction Anglo dominante, c'est être résolument incomplète. Il est donc impossible de réellement répondre à des questions telles que « qu'est-ce qu'une personne hispanique ? », « qui fait partie des Hispaniques ? », « Est-ce que les Latinos, Chicanos, Hispanos, Dominicain.e.s noir.e.s, Cubain.e.s, blanc.he.s, Coréo-colombien.nes, Italo-argentin.e.s sont Hispaniques ? » La question de savoir ce que signifie être un.e « Hispanique » dans les diverses communautés dites hispaniques aux États-Unis reste non résolue. Nous n'avons pas encore décidé s'il y avait finalement des « Hispaniques » dans nos différents « mondes »<sup>16</sup>*

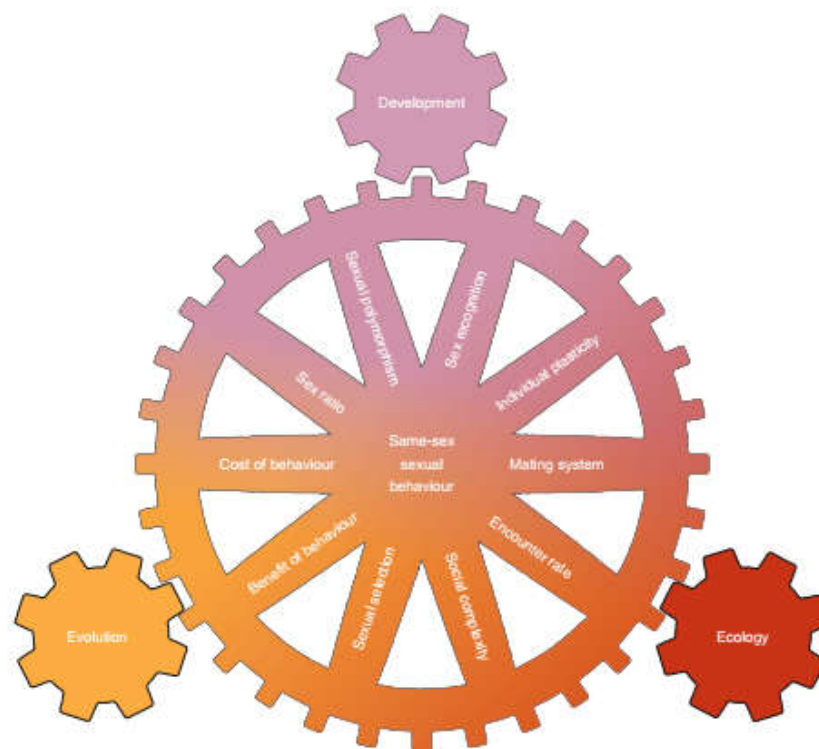
---

<sup>15</sup> S. MESTIRI, *Élucider l'intersectionnalité les raisons du féminisme noir*, Paris, 2020, p. 101.

<sup>16</sup> M. LUGONES, « Attitude joueuse, voyage d'un « monde » à d'autres et perception aimante », *Les cahiers du CEDREF*, n° 18, 1<sup>er</sup> décembre 2011, p. 117-139. De Lugones, on pourra lire M. C. LUGONES *et al.*, « Have we got a theory for you! Feminist theory, cultural imperialism and the demand for 'the woman's voice' », *Women's Studies International Forum*, vol. 6, n° 6, janvier 1983, p. 573-581.

La manière que j'ai d'interpréter cette série de texte et de citation c'est que des termes comme « hispanique » (ou « homosexuel ») sont utilisés de manière contradictoire par les mêmes locuteurs, parfois même au moment même où ils parlent. Mais chercher à réduire le terme à l'une ou l'autre de ses acceptions c'est certes gagner en clarté, mais c'est faire un *autre* usage du terme et pas un usage seulement plus clair. Prétendre alors que cet usage est plus légitime est un acte de pouvoir (qui peut être légitime, là n'est pas la question).

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce flou définitionnel sert l'impression de robustesse des résultats dans le petit champ de la théorie de l'organisation du cerveau car les méta-analyses peuvent compiler des résultats concordants avec des définitions très différentes. Si on revient maintenant à Julia Monk et à son très bon article. Il a l'immense avantage d'être beaucoup plus modeste et de montrer en quoi la question est biaisée. En réalité, il ne va pas de soi du tout que l'hétérosexualité soit sélectionnée : en effet, un trait qui est sélectionné va toujours avec des coûts et si ces coûts sont trop élevés, le trait n'est simplement plus avantageux (ce qui ne veut pas dire qu'il ne va pas se répandre, le fait qu'un trait soit adaptatif n'est pas la seule raison pour laquelle il peut se répandre). Evidemment on me dira qu'un individu qui ne peut pas se reproduire ne peut simplement pas transmettre ses gènes du tout. Mais c'est un biais de notre pensée disons homophobe que de considérer qu'une personne homosexuelle ne peut pas se reproduire. La littérature est pleine d'homosexuels qui ont fait leur devoir envers leur patrie et la famille. Mais il faut se rappeler que s'il est intéressant de ne jamais rater sa cible lorsqu'on a une relation sexuelle, cet avantage est compensé par le coût consistant à produire un module de détection des partenaires. Si le module est trop sélectif, on risque de manquer des partenaires. L'avantage à ne jamais se tromper peut être compensé si le coût de la relation sexuelle n'est pas trop élevé. Cela génère des relations sexuelles inutiles du point de vue de la reproduction mais qui ont un coût moindre par rapport à la situation où il faudrait ne jamais se tromper. La question se déplace alors subtilement de « D'où vient l'homosexualité » à « Quels est l'intérêt d'avoir des relations sexuelles sélectives ? ». Ainsi, si la recherche de partenaire est très coûteuse, avoir un module de détection est utile ; si vous pouvez avoir des relations sexuelles avec tout ce qui bouge, avoir un module de détection est peu utile. Julia Monk identifie ainsi une série de facteurs qui vont moduler le coût d'opportunité de développer un tel module. La question n'est plus vraiment biologique ou social mais se pose de manière plus complexe.



**Fig. 3 | Ecological, evolutionary and developmental factors may influence the expression of SSB.** Our hypothesis of an ancestral state of indiscriminate sexual behaviours comprising a mix of SSB and DSB generates a deeper consideration of the factors that influence the levels of SSB in a population or species. We suggest that just as mating systems, among other traits, are influenced by a combination of evolutionary, ecological and developmental factors, so is the prevalence of SSB. In addition to the costs and benefits that have been the primary axis of analysis for SSB thus far, research into the expression of SSB should also include consideration of how costs and benefits vary with factors such as levels of sexual selection, sexual polymorphism and sex recognition as well as encounter rate and social complexity, in addition to individual plasticity. Considering the complex determinants of levels of SSB and DSB will lead to more accurate and complete understanding of these behaviours predicated on ecology and behaviour, rather than untested assumptions about which behaviours are normal or paradoxical. We note that, while some research has considered the relationships between SSB and several factors including sex ratios, sex recognition and encounter rates, many other ecological, evolutionary and developmental factors that may influence or be influenced by SSB have rarely been systematically explored.

## 2. Les théories du point de vue

Après avoir convenablement préparé le terrain, je peux poser la deuxième question brûlante : des valeurs par exemple féministes sont-elles souhaitables pour la recherche ? Après tout, « *facts don't care about your feelings* », un énoncé sexiste ou antiféministe n'est pas par principe nécessairement faux. Après tout, à l'inverse, dire qu'il existe une reproduction sociale à l'école va bien à l'encontre de certains mythes conservateurs, alors pourquoi pas l'inverse, n'est-ce pas ? Pourquoi les biais « de gauche » ne terniraient-ils pas la recherche ?

Il faut commencer par noter une chose qui est d'ailleurs une remarque générale quand on considère les choses sous l'angle des rapports de pouvoir : les positions sociales ne sont pas symétriques, en outre il y a une asymétrie de la visibilité ET une asymétrie de l'évaluation. Ainsi, ce n'est pas la même chose de brûler les livres de François Hollande ou de brûler des livres LGBT (et oui). La violence des dominant.e.s est volontiers invisible. La violence des dominé.e.s est perçue différemment de la violence des dominant.e.s. En ayant cela en tête, on peut répondre à pas mal de questions sur la violence ou sur les questions idéologiques, questions qui ne manquent pas d'arriver. Toutefois, en pratique, la question est épineuse car c'est une rhétorique conservatrice assez connue que de dire que « les faits sont là ». Je crois qu'on a commencé à répondre avec notre exemple concernant l'homosexualité : les faits sont toujours produits d'une certaine façon et s'intéresser à la construction des faits c'est bien souvent discerner les tropes, les préjugés non interrogés qui font que l'on emmène plus qu'on ne voudrait dans notre recherche. Reprenons la question : qu'est-ce qui pose problème quand on dit « les musulmans sont plus enclins que les catholiques à préférer les lois divines aux lois de la République ? ». Le problème de poser la question au seul niveau des faits c'est que l'on valide la série de présupposés qui sous-tend l'énoncé. Mais d'un autre côté, dévoiler les présupposés de la question, c'est risquer d'être accusé de noyer le poisson. Je ne crois pas qu'on puisse trancher a priori cette question, elle relève de questions tactiques et stratégiques. Au niveau où je me place, on peut en tout cas souligner combien certains (tous?) énoncés sont tissés de faits et de valeurs. Comme l'a montré l'exemple de l'homosexualité, les questions ne viennent pas de nulle part et poser la question de l'origine de l'homosexualité c'est ne pas se poser la question de l'origine de l'hétérosexualité et donc ré-instituer l'homosexualité comme déviance. Et c'est une mauvaise question car elle conduit à prendre pour acquis la signification des termes homosexualité et hétérosexualité, or ce sont ces définitions qui ne vont définitivement pas de soi et qui, à mon avis, conduisent à ce que j'appelle des sciences artefactuelles. Et c'est à ce point qu'on peut parler des épistémologies du point de vue et des épistémologies postmodernes féministes.

Dans une vision positiviste (si je prends ce mot en un sens assez grossier et général), il y a une partition entre ce qui relève des faits et ce qui relève de la théorie. La théorie est déduite à partir des

faits. De la même manière, on pourrait penser que les valeurs (ce qui compte comme important) sont déduites des faits : par exemple, les valeurs (ce qui compte comme important) sont le résultat de l'expérience et de la rationalité cumulative de générations de savant.e.s de plus en plus informées sur ce qu'est réellement la science. Ainsi, les valeurs parasites sont des scories d'un temps obscur qui disparaîtront d'elle-même par l'autocorrection de la science. Mais ce que j'ai montré il me semble c'est que « la » science n'est pas un processus unifié ou une activité humaine facile à définir. En réalité, chaque nouveau problème hérite des précédents et pose à nouveaux frais la question de ce qui est important dans la question qui nous occupe. Par conséquent, il n'y a pas de garantie que les phénomènes d'autocorrection suffisent à éliminer le sexisme de la science. Au contraire, puisque la science est un phénomène historique, puisque le genre est lui-même une construction sociale labile, il ne s'agit pas d'une « chose » qu'il suffit d'extirper petit à petit, cela nécessite une méthode mise en œuvre à chaque moment de la production scientifique. Et donc une méthode féministe. Mais davantage, puisque la production de connaissance (pas seulement en science) est, comme on l'a vu, un acte de pouvoir car elle contribue à façonner la réalité alors les théories du point de vue repensent l'ensemble de la relation sujet-objet<sup>17</sup>. Si l'objet est produit (en partie) par la relation de connaissance, alors la question de la justice se pose non seulement au niveau de la représentativité de la communauté scientifique, mais aussi des *effets* de la connaissance, étant donné que la science ne fait pas que *découvrir* l'objet de connaissance. Si ce point ne vous est pas apparu clair dans les exemples sur l'homosexualité, on peut prendre un exemple un peu différent : Bourdieu dans un article assez connu « l'opinion publique n'existe pas » critique les sondages en ce qu'il consiste en l'imposition de questions à des personnes qui ne se sont jamais posé de telle question. Dans ces conditions l'objet de connaissance est façonné par l'acte de connaissance du chercheur.

Si on résume, les épistémologies du point de vue critiquent la neutralité sur deux points : sur l'idée que le contexte de production du savoir n'agit pas sur le sujet connaissant, et que ce dernier n'a en retour aucune action sur l'objet. Donc il s'agit d'une critique de la mise à distance de l'objet par le sujet de connaissance. Mais il ne s'agit certainement pas d'un relativisme<sup>18</sup> (ni même d'un instrumentalisme puisque la question a été posée), si on reprend l'expression de Sandra Harding<sup>19</sup>, il

---

<sup>17</sup> C. GAUTIER, « De la neutralité axiologique au réalisme des expériences vécues du 'standpoint' : une critique féministe de la relation de connaissance », ENS Éditions, 2018, p. 97.

<sup>18</sup> Plus exactement c'est un relativisme si on entend bien par relativisme l'idée que le sujet et l'objet sont *liés* dans et par la relation de connaissance et qu'ils s'influencent l'un l'autre. Mais ce n'est certainement pas une déclinaison du « tout se vaut » (qui est le relativisme critiqué par Donna Haraway par exemple).

<sup>19</sup> S. HARDING, « Rethinking Standpoint Epistemology: What is Strong Objectivity? », *The Centennial Review*, vol. 36, n° 3, 1992, p. 437-470.



s'agit même de proposer une objectivité forte, plus forte que l'objectivité-neutralité de l'épistémologie classique (du moins celle des années 1960 et 1970).

En particulier, que se passe-t-il si les valeurs épistémiques sont le résultat d'une sécularisation de valeurs ou de préférences non-épistémiques ? On connaît l'avènement de la démocratie médicale avec l'épidémie de VIH où les groupes de patients se sont pour la première fois constitués comme experts de questions qui étaient autrefois la prérogative de médecins<sup>20</sup>. C'est que, dans ce cas précis, les intérêts des un.e.s et des autres ne convergent pas et donc ce qui a de la valeur pour les un.e.s et les autres ne sont pas identiques. Par conséquent, non seulement les objets d'investigations sont choisis en fonction de préférence dont on peut faire la généalogie mais encore les méthodes même de connaissance sont également choisies ou sélectionnées suivant des processus qui intègrent des rapports de genre et donc des rapports de pouvoir. Dans les années 1970, les chercheuses constatent que les femmes n'existent pas comme objet de connaissance. Juste pour information, la première échographie complète du clitoris ne date que de... 2007. Mais dans les années 1970 naissent aussi les premières formulations du point de vue (avec Dorothy Smith en 1974<sup>21</sup>). L'idée est qu'il existe de nombreux points de vue (qu'on dira « situés ») sur le monde social, mais ces points de vue ne sont pas d'égale qualité car le point de vue des dominant.e.s vise à maintenir en place l'ordre social, il se cache à lui-même les conditions de son propre arbitraire. C'est d'ailleurs quelque chose que l'on retrouve souvent dans les pensées du pouvoir, de Bourdieu et son *illusio* à la pensée du pouvoir chez Butler : le pouvoir réussit à être un pouvoir et à se maintenir lorsqu'il se dissimule comme pouvoir donc quand son caractère en définitive arbitraire parvient à occulter son arbitraire par des mythes voire à se faire oublier comme arbitraire. Dans le cas de Bourdieu, la reproduction sociale cache ses mécanismes derrière l'idée du « don » : l'éducation donne non seulement accès à la culture mais forge également les dispositions qu'il faut pour avoir du bon goût, et ce bon goût apparaît comme une seconde nature, il est naturalisé. Ce faisant, l'on peut croire que l'on récompense le mérite, le talent et le travail alors qu'on a simplement mis en place un système qui récompense les qualités développées par la classe dominante. De la même manière, Dorothy Smith affirme qu'elle vit selon une double conscience, une double réalité : l'université et la maison. Ce sont deux mondes qui impliquent deux types de connaissances et qui ne sont pas dans une relation d'égalité car le monde des hommes fait autorité sur celui des femmes.

#### **Exemple, préface de *De la marge au centre* de bell hook (voir activité 4).**

---

<sup>20</sup> S. EPSTEIN, *La Grande Révolte des malades. Histoire du sida 2.*, op. cit..

<sup>21</sup> D. E. SMITH, « Women's Perspective as a Radical Critique of Sociology », *Sociological Inquiry*, vol. 44, n° 1, janvier 1974, p. 7-13.

Le problème de l'autorité de l'université sur les savoirs expérientiels de la maisonnée peut être posé à deux niveaux : d'une part on peut critiquer (ce qui ne veut pas nécessairement dire rejeter) la hiérarchie entre université et maison bien entendu (ou entre savoir académique et savoir militant, comme dans le cas du VIH que j'ai cité plus haut), mais on peut aussi critiquer comment les savoirs académiques sont organisés pour être dans la continuité de l'expérience des dominant.e.s et pas des dominé.e.s à la manière dont les récompenses scolaires récompensent les dispositions qui appartiennent comme par hasard à la classe dominante. Or, justement, la vision des dominant.e.s est toujours partielle et perverse car elle vise à maintenir les relations de pouvoir. Du côté des dominé.e.s, une vision autonome ne peut être produite que par une lutte et un arrachement aux catégories de pensées dominant.e.s. La première épistémologie du point de vue *féministe* naît donc avec Hartsock. « Féministe » car ce point de vue naît d'une lutte et est ancré dans cette dernière qui lui donne ses objets et ses outils analytiques. Ce point de vue brouille donc la frontière entre « militantisme » et « savoirs académiques ». Bien entendu, cela n'implique nullement qu'on laisse choir toute exigence de rigueur : d'abord le militantisme n'est pas synonyme d'absence de rigueur, on peut au contraire être impressionné par l'énorme travail militant réalisé par des organisations très diverses – travail qui permet parfois d'obtenir les seules données fiables sur un domaine particulier. Je citerais l'association intersexe et alliés, l'observatoire pour la transparence des médicaments, les archives militantes LGBT à Marseille et bien d'autres. D'autre part, on peut avoir des motivations militantes sans pour autant diminuer ses standards. Cela est d'autant plus difficile que l'étiquetage de militant est plutôt infamant comme le rappelle Rose-Marie Lagrave dans une émission France Culture<sup>22</sup>. Pourtant, ce travail militant a enfanté, si je puis dire, des analyses nouvelles en particulier sur le travail domestique, et bien sûr le genre comme outil critique. On mentionnera par exemple les travaux de Christine Delphy. Bien entendu, cet outil continue à faire l'objet de défiance et de critique mais les apports qu'il a permis d'obtenir dans le monde scientifique, et cela à tous les niveaux, me paraissent difficile à nier<sup>23</sup>. Exemple de Emily Martin<sup>24</sup>.

---

<sup>22</sup> Voir ici : <https://www.franceculture.fr/emissions/le-temps-du-debat/le-temps-du-debat-emission-du-lundi-22-fevrier-2021>

<sup>23</sup> L. SCHIEBINGER, *Has feminism changed science?*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 2001.

<sup>24</sup> E. MARTIN, « The Egg and the Sperm: How Science Has Constructed a Romance Based on Stereotypical Male-Female Roles », *Signs*, vol. 16, n° 3, 1991, p. 485-501.

Récapitulatif/F.A.Q :

Pour une présentation des épistémologies du point de vue, il existe des classiques<sup>25</sup>.

<b>Récapitulatif</b>	
	<b>Epistémologies du point de vue</b>
Sujet de connaissance	Le sujet de connaissance n'est plus idéalement neutre, les sujets ne sont plus interchangeable. Il existe un sujet stable (comme « les femmes » notamment). Cette vision est critiquée par le féminisme noir et le féminisme postmoderne (et...). Bien sûr, les positions ont changé depuis les débuts du point de vue. La critique du sujet est désormais bien intégrée.
Biais ?	La question n'est pas posée en terme de biais car les faiblesses cognitives ne tiennent pas à des limites cognitives individuelles, la rationalité n'est pas une propriété des individus, les biais cognitifs sont le produit d'une position sociale (et la position d'universitaire est déjà une position) et ne peuvent pas être corrigés par la bonne volonté.
Identité	Le terme est ambigu et trompeur. Les épistémologies du point de vue ne sont pas les « identity politics » et la question n'est en tout cas pas simplement pas une question de représentation, c'est une interrogation sur les conditions de production du savoir et sur l'effet en terme épistémique d'occuper une position. Donc il ne suffit pas « d'inclure » des minorités dans la production du savoir.
Relation sujet-objet	Le sujet n'est plus à distance de l'objet. Il y a co-construction du sujet et de l'objet <sup>26</sup> , puisque les catégories produisent la réalité (l'homosexualité, ce qu'est la femme du féminisme, etc), la connaissance n'est pas neutre. Et elle n'est pas neutre non seulement car la science donne la parole, mais parce que la science (et les autres lieux de connaissance) contribue

<sup>25</sup> A. F. ESPINOLA, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' », *Cahiers du Genre*, n° 53, 2012, p. 99-120, ; É. LEPINARD et M. LIEBER, *Les théories en études de genre*, s. l., 2020.

<sup>26</sup> C. GAUTIER, « De la neutralité axiologique au réalisme des expériences vécues du "standpoint" », *op. cit.*.

	à produire la réalité. D'où la question de la responsabilité des scientifiques <sup>27</sup> .
Lieux de la connaissance	Eclatement et concurrence entre les lieux de production du savoir : science, savoirs expérientiels, savoirs militants, etc.
Relativisme ?	Nope, au contraire.  Objectivité forte.
Neutralité	C'est une illusion au mieux, cela obscurcit les véritables intérêts qui président à la production de la connaissance.

### 3. Faire de vertus non-épistémiques des valeurs épistémiques

On le voit, la question de la diversité n'est pas suffisante pour prendre en compte l'épistémologie du point de vue. Il ne s'agit pas ici seulement de dialoguer toutes ensemble autour d'une table, il s'agit au contraire de rappeler que certains points de vue sont meilleurs que d'autres. Point de relativisme ici, donc. Et bien sûr la seule position sociale ne produit pas la vérité. La question est double : d'une part il s'agit de rétablir le déséquilibre dans la parole. Un grand nombre de discours sur les personnes trans, sur les personnes intersexes, sur les femmes, sur les enfants, etc, sont des discours qui font *sans* elleux et on ne se pose absolument pas la question de leur manque de « neutralité ». Cette situation est désignée comme une situation d'injustice épistémique par Miranda Fricker. Dans un certain nombre de cas, les discours de ces personnes est à l'avance discrédité ce qui permet d'interdire *a priori* toute contestation par exemple du discours médical.

Donc, l'enjeu est de prendre en compte l'inégale répartition de la parole mais aussi la minoration, d'un point de vue qualitatif, de la parole des personnes concernées. Par ailleurs, il s'agit d'établir que les personnes en situation de domination sont les seules à vivre la domination spécifique dont il s'agit. Comme le dit Haraway, il s'agit de prendre en compte la responsabilité du scientifique. Ainsi, une personne en situation de domination peut être incapable de saisir les enjeux qui se font jour dans une situation de domination ou de les hiérarchiser et cela d'autant plus que le discours dominant produit des exclusions spécifiques qui discrédite la parole des dominé.e.s. Ainsi les femmes sont moins rationnelles, les enfants sont... des enfants, les personnes trans sont malades, les femmes voilées sont soumises, etc. Les représentations spécifiques aux oppressions sont aussi des écrans à la prise en compte de la parole des concerné.e.s. Si je reprends l'exemple de bell hooks, une personne

---

<sup>27</sup> D. J. HARAWAY, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle. », D. Petit (trad.), dans L. Allard, D. Gardey et N. Magnan (éd.), *Manifeste cyborg et autres essais: sciences, fictions, féminismes*, Paris, Exils, 2007, p. 108-142.

blanche ne peut pas se mettre à la place d'une personne noire dans l'exemple précis qu'elle mobilise car d'une part n'étant pas noire elle ne sera jamais perçue comme noire et d'autre part quand bien même elle ferait semblant, elle peut s'extraire de cette situation à tout moment. Il y a donc une relative incommensurabilité des points de vue qui ne doit pas être minorée sous peine de réduire l'expérience des dominé.e.s ou de reconduire les silenciations constitutives du discours de pouvoir :

---

*« [Iris Marion-Young] commence ainsi par expliquer que lorsque l'État de l'Oregon a cherché à déterminer ses priorités pour le financement public des services de santé, il a décidé de priver les personnes handicapées du remboursement de certains soins et médicaments pour lesquels, en revanche, il remboursait les personnes sans handicaps. Si les instances officielles ont choisi d'accorder une priorité moindre aux personnes handicapées, c'est parce qu'elles pensaient que leur vie était, au final, moins importante. Young souligne que lesdites instances ont toujours affirmé être dans leur bon droit, présentant leur décision comme légitime en ce qu'elle a été prise suite à un sondage téléphonique aux résultats plutôt édifiants. Ainsi lorsqu'on a demandé aux sondés de se mettre à la place d'une personne en fauteuil roulant ou une personne aveugle, la majorité d'entre eux a répondu qu'elle préférerait être morte plutôt que de se retrouver immobilisé en fauteuil ou de souffrir de cécité. Ils affirmaient en substance, continue Young « que leur vie ne valait pas d'être vécue s'ils venaient à être handicapés ».*

---

Le test est donc concluant : ces personnes interrogées sont incapables de se mettre à la place de leurs concitoyens handicapés, qui eux, considèrent que leur propre existence mérite d'être vécue ; elles ne font que projeter sur eux leurs propres peurs et les fantasmes qui les habitent. Tel est par exemple le cas du sentiment de pitié qu'elles peuvent parfois manifester à l'égard de la population handicapée : aucunement altruiste, il ne fait que traduire la propre hantise de la personne valide de « finir » dans une situation de handicap. »

Pour toutes ces raisons, la parole des concerné.e.s n'est pas remplaçable et pas soluble dans une vision de la discussion où chacun parle d'égal à égal. Iris Marion-Young en parle dans « Asymmetrical Reciprocity : On Moral Respect, Wonder, and Enlarged Thought » (voir élucider l'intersectionnalité p.36) :

---

*« Le respect moral entre les personnes implique une réciprocité entre eux dans le sens où chacun reconnaît l'autre et en tient compte. Mais leur relation est asymétrique au regard de l'histoire de chacun et de la position sociale qu'il occupe. » (p.41) ou encore, p.53 cette fois : « Une des conditions de la communication est que nous reconnaissons la différence, l'intervalle qui fait que les autres charrient derrière eux des fantômes et des histoires, des cicatrices et des traces, qui ne se manifestent pas dans notre communication. Dès lors, chacun doit être ouvert à apprendre s'agissant de la perspective de l'autre personne,*

*dans la mesure où nous ne pouvons pas habiter son point de vue et imaginer cette perspective comme la nôtre. Ceci implique que nous ayons l'humilité morale de reconnaître que bien que je puisse comprendre la perspective de l'autre dans une large mesure à travers ce qu'elle me communique et à travers ce que nous avons construit en commun, il y aura aussi toujours un reste fait de ce que je ne suis pas parvenu à comprendre de l'expérience et de la perspective de l'autre personne. »*

---

Au passage, ce problème a été révélé récemment par la critique de Mohamed Belkacémi aux analyses de Beaud et Noiriel : <https://blogs.mediapart.fr/mohamed-belkacemi/blog/220221/ma-reponse-aux-analyses-de-stephane-beaud-et-gerard-noiriel> .

Tout cela étant dit, on peut même se demander la culture féministe (ou militante) ne devient pas une disposition à déceler les tropes sexistes, homophobes, etc. Par conséquent, loin que le militantisme vienne faire obstacle à la science, il peut au contraire devenir un atout. Ainsi, certes « X est transphobe » n'est pas une *preuve* que l'énoncé X est faux. Mais reconnaître un trope transphobe (ou autre) dans un discours, fût-il scientifique, est une bonne raison d'exercer sa vigilance critique/épistémique. De ce point de vue (si je puis dire), malgré toute la bonne volonté des non-concerné.e.s, personne n'est plus efficace qu'une personne directement concerné.e par ce genre de tropes. Bell hooks ne peut pas oublier de baisser les yeux lorsqu'elle croise une personne blanche lors de son enfance, de la même manière, une fois engagée dans la lutte, elle ne peut éviter de *voir* le racisme/le sexisme dans la science moderne.

#### Les épistémologies du point de vue ne sont pas les seules épistémologies féministes

Je ne veux pas trop rentrer dans le débat entre les différentes versions des épistémologies du point de vue mais je vais juste aborder une critique par les épistémologies postmodernes (puisqu'on en parle souvent) : les dominé.e.s ne sont pas innocent.e.s. Il n'existe pas de point de vue qui soit vierge d'intérêt. L'écueil alors est de retomber dans une position libérale qui écrase les positions sociales dans un discours émoullent. Je crois que la mise en garde postmoderne consiste simplement à prévenir contre les effets délétères de ce en quoi consisterait l'essentialisation, par exemple du sujet femme. Lorsque l'on parle « des femmes », on essentialise et on écrase la diversité des expériences et il faut faire attention à ce que l'expérience des femmes ne deviennent pas, par exemple, l'expérience des femmes blanches de classe supérieure. Si bien que la critique du sujet permet de ne pas prendre le sujet comme acquis, et par ailleurs le sujet est en réalité constitué par l'acte même de connaissance. Une autre manière de lutter contre l'uniformisation du sujet du féministe va être celle opérée notamment par les féministes noires avec de très beaux textes qui essaient de penser la question « Toutes les femmes sont blanches, tous les noirs sont des hommes, mais nous sommes quelques-unes à être courageuses. », « Ne suis-je pas une femme ? », etc. Bien sûr cela débouchera sur

l'intersectionnalité qui essaye de rompre avec la conception additive des discriminations qui ne fait qu'invisibiliser la manière spécifique que l'oppression peut prendre lorsqu'on est au croisement de deux dominations.

#### Critique générale des épistémologies du point de vue

Plus globalement, les théories du point de vue sont traversées par une tension entre un monisme du sujet qui reconduit alors les mécanismes d'exclusion qu'on prétendait évacuer et un pluralisme qui risque de conduire à un relativisme, ou encore entre une version perspective ou positionnaliste du point de vue (d'où d'ailleurs les problèmes de traduction de *standpoint* que l'on peut traduire par point de vue ou positionnement en Français<sup>28</sup>, il y a bien sûr des arguments pour les deux)(ici, j'ai choisi point de vue car il me semble que le terme est plus reconnaissable en Français). Si on déplace un peu la critique, il faut reconnaître la pluralité des points de vue et des intérêts en jeu sans céder ni au relativisme ni à l'effacement des dominations (si tout le monde est biaisé, les dominé.e.s aussi et on ne voit plus pourquoi on leur ferait spécialement confiance, donc on risque d'oublier la revendication épistémique attachée à la situation politique).

#### **IV. Conclusion : et concrètement ?**

Les activités qui vont suivre ont été réalisées en classe. Je mets un petit commentaire au départ puis je fournis le/les documents. L'activité 1 a très bien marché, les activités 2 et 4 également. La 3 devrait être reprise.

---

<sup>28</sup> Ou épistémologies situées. Bref, on retrouve cette tension dans la traduction.

### 1. Activité 1 : peut-on mesurer l'homosexualité ?

Je fais un saut de page pour que vous puissiez constater que l'activité tient sur une feuille recto-verso. Juste avant je mets le document professeur (les arguments ressemblent beaucoup à ce qui précède, mais portent sur la question du choix). La vidéo est trouvable sur youtube. On peut passer par un convertisseur youtube → mp4, cela permet d'éviter les aléas du réseau. Elle est intéressante (à mon avis fautive, mais intéressante de ce fait car elle est réalisée avec les meilleures intentions du monde donc il y a quelque chose à thématiser sur la question du rapport entre connaissance et normes morales) et elle est courte. Donc l'activité est faisable sur une heure ou deux (deux si on inclut les documents).

Cette activité avait été faite en réponse à une demande d'élèves chez un collègue, quand il y avait des L. L'activité n'a pas été prévue pour les nouveaux programmes. On pourrait sans doute l'adapter pour l'intégrer dans un cours sur la nature et la science (voire sur la liberté, voir dernière remarque) mais je ne l'ai pas fait. Elle a très bien marché et elle a suscité des questions nombreuses et des réflexions étonnantes (de type : « Mais alors l'hétérosexualité ça existe pas ? »).



Remarques : L'orientation sexuelle est-elle naturelle ou est-ce un choix ?

La question est-elle bien posée ? Il convient de remarquer que c'est un faux dilemme. On fait comme s'il n'y avait que deux solutions alors qu'on peut en envisager d'autres, que je récapitule dans ce petit tableau :

Naturel		Construction sociale	Choix
Génétique	Hormonal		

Un article sur la croyance très forte à l'existence de deux catégories étanches (gay ou pas gay) mais l'impossibilité de trouver des critères définitifs sur un forum en ligne : Marignier Noémie, « « Gay ou pas gay ? » Panique énonciative sur le forum jeuxvideo.com », *Genre, sexualité et société*, n° 17, 1<sup>er</sup> juin 2017 (DOI : [10.4000/gss.3964](https://doi.org/10.4000/gss.3964) consulté le 12 décembre 2017).

Que reste-t-il du choix dans ces conditions ? Cela n'a pas aucun sens de parler de choix. Car si vous ne choisissez sans doute pas votre orientation sexuelle, vous pouvez de l'endosser ou pas, de la performer ou pas. Jusqu'où cela change vos manières de vous rapporter aux autres et la manière dont vos goûts en matière de partenaires romantiques ou amoureux ? Difficile à dire, mais je pense que ce n'est pas une question anodine car après tout vous n'aimez pas « indistinctement les hommes » et/ou « indistinctement les femmes », vos goûts sont en réalité le produit d'une construction longue et individuelle de vos préférences. Mais les goûts se construisent tout au long de la vie. Il se pourrait donc bien que la sexualité soit plus « fluide » que les gros termes massifs d'homosexualité et hétérosexualité ne le laissent penser, si seulement on voulait bien penser en dehors de ces catégories aveuglantes. Pour être tout à fait clair : pour moi l'hétérosexualité n'est pas d'abord une orientation sexuelle, c'est un type d'organisation sociale qui nous oblige à raisonner en termes de partenaires hommes et femmes.

Document pour les élèves :

Tous les documents qui suivent sont tirés de **Jordan-Young Rebecca M, *Hormones, sexe et cerveau*, Odile Fillod (trad.), Paris, Belin, 2016**

[https://www.youtube.com/watch?v=Ad5Lxf\\_kKRU](https://www.youtube.com/watch?v=Ad5Lxf_kKRU) pour la vidéo de Max Bird

**PARTIE 1 : Compréhension de la vidéo de Max Bird, « IDÉE REÇUE #24 : L'homosexualité est contre-nature? », 16 mai 2017**

- 1 – L'homosexualité est-elle plus importante dans les cultures qui la tolèrent ?
- 2 – D'après Max Bird, l'homosexualité est naturelle. Si elle ne l'était pas, que pourrait-elle être ?
- 3 – Reconstituez le syllogisme de Max Bird concluant qu'il est inutile d'être homophobe.
- 4 - Quel est le mécanisme expliquant, selon Max Bird, l'homosexualité ?

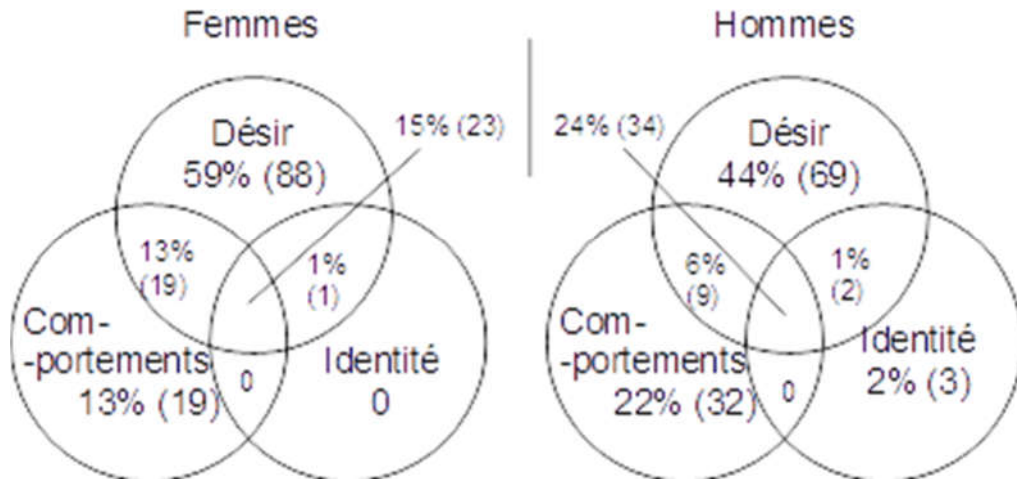
**PARTIE 2 : Critique des arguments donnés dans la vidéo**

- 1 – Quel est le problème avec l'argument « être élevé par des parents homosexuels n'augmente pas les chances d'être homosexuel.les » ?
- 2 - Quel est le problème avec l'argument « l'homosexualité c'est naturel donc il ne sert à rien d'être homophobe » ?
- 3 – Pourquoi l'argument « si c'était génétique, les homosexuel.les auraient disparu, les homosexuel.les ne procréant pas » est-il faux ?
- 4 – Est-il si simple de passer de la sexualité des souris ou des oiseaux à celle des humains ?
- 5 – A votre avis, comment peut-on mesurer le taux de personnes homosexuelles dans une population ? Quels problèmes rencontrerez-vous si vous voulez mesurer le taux d'homosexuel.les en 1930 ?

**PARTIE 3 : Mesurer l'homosexualité ?**

- 1 – Comment définissez-vous l'homosexualité ?
  - 2 – S'il vous fallait mesurer le nombre d'homosexuel.les dans une population quelconque, quel(s) critère(s) retiendriez-vous ?
  - 3 – A votre avis, aurez-vous les mêmes résultats quels que soient les critères que vous adoptez ?
-

## Document 1 : l'orientation dans la sexualité



Dessin 1: À gauche : Liens entre le désir pour les femmes, le comportement sexuel avec au moins l'une d'elles à l'âge adulte et l'identité lesbienne ou bisexuelles chez les femmes de la National Health and Social Life Survey (d'après Laumann et al. 1994, p.298). À droite : Même chose pour les hommes.

### Document 2 : L'intérêt de faire attention aux critères de mesure

« Attirance sexuelle ? Comportement ? Amour ? Identité ? L'orientation sexuelle est un bel exemple de concept relevant du « bon sens » qui semble assez limpide, mais qui s'avère être compliqué et glissant lorsqu'on essaye de le saisir. Et pour décider *comment* le saisir, il faut généralement savoir *pourquoi* on veut le faire. Dans les travaux d'épidémiologie sur le VIH/sida, par exemple, il est souvent plus important de savoir ce que les gens *font concrètement* sur le plan sexuel que ce qu'ils *préféreraient* faire, mais ce n'est pas toujours le cas. Si l'objectif est d'élaborer et de cibler des campagnes de santé publiques dans lesquelles les gens pourront « se reconnaître », le plus important pourra être de comprendre comment les gens se voient eux-mêmes, mais si l'objectif est de pouvoir les aider à négocier et conserver des comportements sans risques, ce pourra être de comprendre quelles sont précisément les pratiques sexuelles qu'ils apprécient et valorisent »

### Document 3 : Entretien d'un médecin à propos des questionnaires sur l'homosexualité

« Fritz Klein avait une grille de détermination de l'orientation sexuelle compliquée, et [Dr ], qui faisait le plus gros de ces entretiens, a dit : « Tu sais, tout ça c'est de la belle heuristique académique, mais 99 fois sur cent il suffit d'écouter les sujets et ils te diront qui ils sont. » On a peu de chances de tomber sur des hommes hétéros qui mentent et disent qu'ils sont homos. Tu peux avoir des hommes homos qui te diront qu'ils sont hétérosexuels, mais pas s'ils savent qu'un haut niveau de confidentialité est assuré sur le projet. Et on les questionne, il y a des interactions, des échanges, ils remplissent des questionnaires, et s'ils sont cohérents on les garde dans l'étude. S'ils cochent des cases hétéros et ensuite commencent à cocher des cases homos, puis te disent tantôt des trucs d'hétéro tantôt des trucs d'homo, on se demande ce qui se passe. On se demande si la personne est simplement en train de s'amuser ou si la personne ne sait pas elle-même qui elle est, et si ça arrive, on l'exclut de l'étude. (Dr A, entretien du 21 janvier 1999) »

## 2. Activité 2 : Les erreurs sexistes de l'archéologie

### Remarques :

C'est une activité qui marche très bien car elle peut se faire sur une grosse heure et peut facilement être liée à toute l'épistémologie classique (Popper, Kuhn, etc). Elle peut remplacer les textes de Perrot (activité 3) si vous voulez gagner du temps ou si vous avez présenté Prost mais que vous voulez quand même mettre en activité les élèves. On peut très bien imaginer mettre en scène cette controverse selon le principe du procès de Galilée. Mais si on veut être plus modeste, c'est très intéressant de présenter une controverse car elle repose sur des arguments et des preuves et donc ne suscite pas de commentaires relativistes : c'est littéralement une mise en scène de la science en train de se faire.

Document élève :

« Les erreurs sexistes de l'archéologie » – Chaîne Yt, *C'est une autre histoire* : <https://www.youtube.com/watch?v=uyLtatXVvQQ&t=104s>

### Questions de compréhension :

1. Lorsque l'on tombe sur une sépulture richement ornée, avec un squelette robuste, etc, quel genre attribue-t-on spontanément à la personne qui est enterrée ?
2. Comment s'est-on rendu compte qu'on se trompait sur une tombe ?
3. Comment s'est-on rendu compte qu'on se trompait sur toutes les tombes du même type ?
4. Quel rôle attribue-t-on à la femme de Vix ? Pense-t-on que c'est une guerrière ou une cheffe ?
5. Pourquoi, à la lecture de Jules César, se dit-on que les peuples antiques étaient inégalitaires du point de vue du genre ?
6. La façon de différencier les hommes et les femmes est-elle universelle ? Que montre Chloé Belard sur les tombes quant au sexe de la personne enterrée ?
7. Quelle est la différence entre le « sexe » et le « genre » ?
8. D'après Chloé Belard, le genre est-il forcément binaire ?
9. D'après Chloé Belard, à l'âge de fer, représente-t-on toujours le sexe des personnes ?
10. D'après Chloé Belard, le genre est-il toujours associé aux mêmes objets en fonction des époques et en fonction des groupes sociaux ?
11. Ces préjugés ont-ils aussi des conséquences dans l'organisation de la recherche ?

### Questions de réflexion :

1. Montrez que l'interprétation des traces ne repose pas que sur l'observation.
2. Montrez que certaines idées reçues peuvent nous faire mal interpréter les traces.
3. Pour la femme de Vix, quelle hypothèse a été faite au départ quand on l'a découverte ? Quand on a su que c'était une femme, quel rôle lui a-t-on attribué ? Montrez que c'est une manière de sauver la première hypothèse.
4. Si on se place dans le paradigme inductiviste : montrez qu'il y a là une violation du principe selon lequel les observations contraires ne doivent pas contredire la loi générale.
5. Montrez qu'une idée reçue peut biaiser l'interprétation des faits et que cette interprétation biaisée peut alimenter cette idée reçue.
6. Dans ce cadre, à quoi servent les études de genre spécifiquement ?

### 3. Activité 3 : confronter deux visions de l'histoire

1. (première partie) Sur le texte qui vous a été attribué, répondez aux questions dont vous vous servirez pour présenter votre texte à la classe. La présentation sera précédée d'une lecture du texte pour que vos camarades puissent suivre. Vous pouvez bien sûr répondre aux questions bonus, mais elles sont plutôt destinées à être posées à la classe pour y réfléchir ensuite. Les cinq textes de Michelle Perrot seront à confronter aux textes d'Antoine Prost, il y aura ainsi deux approches quant à la question de l'histoire comme discipline scientifique.

**Consigne :** Durée : 1h30/2h de préparation avec un rendu écrit pour le groupe. Après chaque exposé, la consigne est que chaque groupe doit pouvoir poser une question sur le texte. La capacité à poser une question module la note d'exposé (+0 pt si question, +1 pt si la question « coince » le groupe (mais que le groupe aurait pu y répondre), -1 pt si pas de question), la capacité à répondre module la note d'exposé (+1 pt si réponse).

**Autocritique :** c'est trop long et ça ne marche pas très bien. Il faudrait reprendre l'activité. Mais il y a une formule à trouver et en particulier je pense que ça permet de changer de la physique et ça permet en réalité de retrouver pas mal de positions de philosophie des sciences, Prost étant assez positiviste (dans ce texte) tandis que Perrot permet de faire jouer la distinction objectif/subjectif sur la question scientifique. Je déconseille si tendance au relativisme chez vos élèves. Voir plutôt l'activité précédente. Bon par contre les textes sont cools.

2. (deuxième partie) Une fois les textes présentés, répondez aux questions suivantes en vous aidant des questions bonus de chaque texte :
  - (1) L'historien.ne est-iel seul.e à établir des faits ?
  - (2) L'historien.ne vérifie-t-iel tout tout.e seul.e ?
  - (3) Dans ces conditions et en utilisant les termes « subjectif », « objectif » et « intersubjectif », comment qualifieriez-vous l'entreprise historique ?
  - (4) L'intersubjectivité est-ce la même chose que l'objectivité ? Donnez du pour et du contre.
  - (5) Dans quelle mesure peut-on réconcilier « histoire » et « récit » ?
  - (6) Dans quelle mesure cela modifie-t-il le rapport entre « croire » et « savoir » vu précédemment dans le cours ?
  - (7) Diriez-vous que l'inductivisme décrit correctement le type de science que fait Antoine Prost ?

Les textes qui suivent sont tirés de *Douze leçons sur l'histoire* qui est une sorte de manuel à destination des apprenti.e.s historien.ne.s écrit par un grand historien du XXe siècle et en particulier de la première guerre mondiale. Il pratique une histoire sociale et est par ailleurs engagé.

Antoine Prost et la pratique de l'histoire :

**Texte 1, Antoine Prost (1933-...), Douze leçons sur l'histoire, 1996**

3. Quelle est la question d'Antoine Prost dans ce texte ?
4. Quelle est la réponse immédiate à cette question ?
5. Quelles sont les deux formes de critique à laquelle on soumet un document ?
6. Distinguez ces deux critiques en montrant qu'elles nécessitent des méthodes différentes.
7. (Bonus) L'histoire est-elle la seule science impliquée dans l'établissement des faits historiques ?
8. (Bonus) À quelles disciplines scolaires que vous avez pratiquées rattacheriez-vous les critiques internes et les critiques externes ?
9. (Bonus) Du coup, pensez-vous que l'historien travaille seul, pourquoi ?

« La question qui se pose est celle de l'établissement des faits : comment établir des faits certains ? Quelle procédure suivre ? La réponse réside dans la méthode critique (...).

Quel que soit l'objet sur lequel elle porte, la critique n'est pas affaire de débutant, comme le montrent bien les difficultés des étudiants aux prises avec un texte. Il faut déjà être historien pour critiquer un document, car il s'agit, pour l'essentiel, de le confronter avec tout ce que l'on sait déjà du sujet qu'il traite, du lieu et du moment qu'il concerne. En un sens, la critique, c'est l'histoire même, et elle s'affine au fur et à mesure que l'histoire s'approfondit et s'élargit.

On le voit à l'évidence à chaque étape qu'analysent les maîtres de la méthode critique [...]. Ils distinguent critique externe et critique interne. La **critique externe** porte sur les caractères matériels du document : son papier, son encre, son écriture, les sceaux qui l'accompagnent; la **critique interne** sur la cohérence du texte, par exemple sur la compatibilité entre la date qu'il porte et les faits dont il parle. Les médiévistes comme Langlois, confrontés à de nombreux diplômes royaux ou décrets pontificaux apocryphes, sont très attentifs à la **critique externe** pour **distinguer le document authentique du faux**. Les sciences auxiliaires de l'histoire constituent en ce domaine de précieux auxiliaires. La *paléographie*, ou science des vieilles écritures, permet de dire si la graphie d'un manuscrit correspond à sa date prétendue. La *diplomatique* enseigne les conventions suivant lesquelles les documents étaient composés : comment ils commençaient, comment étaient composés l'introduction et le corps du document (le *dispositif*), comment on désignait le signataire, avec quels titres et dans quel ordre (la *titulature*); la *sigillographie* répertorie les divers sceaux et leurs dates d'emploi. L'*épigraphie* indique les règles suivant lesquelles étaient ordinairement composées dans l'Antiquité les inscriptions, notamment funéraires.

Ainsi armée, la critique externe peut discerner les documents probablement authentiques des faux, ou de ceux qui ont subi des modifications (critique de provenance). Il est clair, par exemple, qu'une charte écrite sur papier, et non sur parchemin, qui se prétend du XII<sup>e</sup> siècle est un faux. Éventuellement la critique rétablit le document original après l'avoir dépouillé de ses adjonctions, ou avoir restitué les parties manquantes, comme on le fait souvent pour les inscriptions romaines ou grecques (critique de restitution).

Ce point établi, l'historien n'est pas encore au bout de ses peines. Que le document soit ou non authentique ne dit rien sur son sens. Une copie de diplôme mérovingien faite trois siècles après l'original n'est pas un document authentique. Ce n'est pourtant pas nécessairement un faux. La copie peut avoir été faite fidèlement. La **critique interne** examine alors la **cohérence du texte** et s'interroge sur sa **compatibilité** avec ce que l'on connaît par ailleurs des documents analogues. La critique interne procède toujours **par rapprochements** : si nous ignorions tout d'une période, ou d'un type de document, aucune critique ne serait possible. »

**Texte 2, Antoine Prost (1933-...), Douze leçons sur l'histoire, 1996**

1. Dans votre expérience personnelle : à quelle condition croyez-vous un témoignage ?
2. À quelles conditions croyez-vous une personne inconnue ?

3. À quelles conditions croyez-vous une nouvelle extraordinaire ?
4. Lorsque l'on vous annonce une nouvelle difficile à croire, comment le vérifiez-vous ? Si vous étiez très motivé.e.s, comment le vérifieriez-vous, idéalement ?
5. Quelles sont les limites de la vérification ?
6. Quelle différence Antoine Prost fait-il entre critique de sincérité et critique d'exactitude ?
7. Un témoignage peut-il dire des choses à son insu ?
8. Pourquoi, du coup, ne faut-il pas trop exagérer la distinction entre ces deux types de critique ?
9. Un tissu de mensonge peut-il être informatif, en ce cas ? Donnez des exemples.
10. (Bonus) Trouvez-vous que la critique dont parle Prost ici ressemble à des exercices que vous avez déjà fait dans d'autres disciplines ?

« Toutes les méthodes critiques visent à répondre à des questions simples. D'où vient le document ? Qui en est l'auteur, comment a-t-il été transmis et conservé ? L'auteur est-il sincère ? A-t-il des raisons, conscientes ou non, de déformer son témoignage ? Dit-il vrai ? Sa position lui permettait-elle de disposer de bonnes informations ? Impliquait-elle des biais ? Ces deux séries de questions sont distinctes : la *critique de sincérité* porte sur les intentions, avouées ou non, du témoin, la *critique d'exactitude* sur sa situation objective. La première est attentive aux mensonges, la seconde aux erreurs. Un auteur de mémoires sera suspect de se donner le beau rôle, et la critique de sincérité sera particulièrement exigeante. S'il décrit une action ou une situation à laquelle il a assisté sans être partie prenante, la critique d'exactitude lui accordera plus d'intérêt que s'il se fait seulement l'écho d'un tiers.

De ce point de vue, la distinction classique entre **témoignages volontaires** et **involontaires** est pertinente. Les *premiers* ont été constitués pour l'information de leurs lecteurs, présents ou futurs. Les chroniques, les mémoires, toutes les sources "narratives" relèvent de cette catégorie, mais aussi les rapports des préfets, les monographies des instituteurs sur leur village pour l'exposition de 1900, et toute la presse... Les *témoignages involontaires* n'étaient pas destinés à nous informer. M. Bloch\* parle joliment de "ces indices que, sans préméditation, le passé laisse tomber sur sa route". Une correspondance privée, un journal vraiment intime, des comptes d'entreprise, des actes de mariages, des déclarations de succession, mais aussi des objets, des images, les scarabées d'or retrouvés dans des tombes mycéniennes, les débris de poterie jetés dans des puits du XIV<sup>e</sup> siècle, ou les ferrailles des trous d'obus, plus instructives sur le champ de bataille de Verdun que le témoignage volontaire (fabriqué et falsifié) de la tranchée des baïonnettes...

La critique de sincérité et d'exactitude est beaucoup plus exigeante à l'égard des témoignages volontaires. Mais il ne faut pas durcir la distinction, car l'habileté des historiens consiste souvent à traiter les témoignages volontaires comme involontaires, et à les interroger sur autre chose que ce qu'ils voulaient dire. Aux discours prononcés le 11 novembre devant les monuments aux morts, l'historien ne demandera pas ce qu'ils disent, qui est bien pauvre et répétitif; il s'intéressera aux termes utilisés, à leurs réseaux d'oppositions ou de substitutions, et il y retrouvera une mentalité, une représentation de la guerre, de la société, de la nation. M. Bloch [Un historien], toujours, note avec humour à ce sujet que « condamnés à le connaître [le passé] par ses traces, nous parvenons toutefois à en savoir sur lui beaucoup plus qu'il n'avait lui-même cru bon de nous en faire connaître ». »

### Texte 3, Antoine Prost (1933-...), *Douze leçons sur l'histoire*, 1996

1. Quel est le problème avec le passé ?
2. Que reste-t-il malgré tout du passé ?
3. Qu'est-ce qu'une trace ? Qu'est-ce qu'un fait ?
4. Quel est le rapport entre les traces et les faits selon Antoine Prost ?
5. Faites travailler votre imagination ou votre culture et donnez un exemple de trace(s) qui conduit à établir un (des) fait(s).
6. Faites une phrase expliquant le lien entre fait, vérité et traces.
7. (bonus) Pensez-vous qu'il existe parfois plusieurs interprétations possibles d'une (ou plusieurs) traces ?



8. (bonus) Dans ces conditions, peut-on trancher et si oui comment ?
9. (bonus) Dans ces conditions, tous les faits sont-ils établis avec la même solidité ?
10. (bonus) Dans ces conditions, que peut-il se passer si on trouve de nouvelles traces ?
11. (bonus) En quel sens peut-on parler de vérité historique ?

« Comme procédé de connaissance, l'histoire est une connaissance par traces. Comme le dit joliment J.Cl. Passeron [un sociologue], c'est « un travail sur des objets perdus ». Elle procède à partir des traces que le passé a laissées, d'« informations vestigiales solidaires de contextes non directement observables ». Le plus souvent il s'agit de documents écrits : archives, périodiques, ouvrages, mais il peut s'agir aussi d'objets matériels : une pièce de monnaie ou une poterie dans une sépulture par exemple, ou, plus près de nous, des bannières de syndicats, des outils, des cadeaux offerts à un ouvrier qui prend sa retraite... Dans tous les cas, **l'historien effectue un travail sur les traces pour reconstituer les faits**. Ce travail est constitutif de l'histoire; en conséquence, les règles de la méthode critique qui le gouvernent sont, au sens propre du mot, fondamentales.

On comprend mieux alors ce que disent les historiens quand ils parlent des faits. **Un fait n'est rien d'autre que le résultat d'un raisonnement à partir de traces suivant les règles de la critique**. Il faut l'avouer, ce que les historiens appellent indifféremment des "faits historiques" constitue un véritable "bazar", digne d'un inventaire à la Prévert. Voici par exemple quelques faits : Orléans a été libéré par Jeanne d'Arc en 1429; la France était le pays le plus peuplé d'Europe à la veille de la Révolution; (...) l'usage des robes blanches pour les mariées s'est répandu sous l'influence des grands magasins dans la seconde moitié du XIXe siècle; la législation antisémite de Vichy ne lui a pas été dictée par les allemands... **Qu'y a-t-il de commun entre tous ces "faits" hétéroclites ? Un seul point : ce sont des affirmations vraies, parce qu'elles résultent d'une élaboration méthodique, d'une reconstitution à partir de traces.** »

#### Texte 4, Antoine Prost (1933-...), *Douze leçons sur l'histoire*, 1996

1. En lisant le paragraphe 1 et en utilisant les termes « subjectif » et « objectif », donnez une définition de « science » selon Antoine Prost.
2. Si vous deviez affirmer quelque chose sur l'Allemagne nazie, quelle(s) autorité(s) convoqueriez-vous ?
3. (Aidez-vous des autres textes éventuellement) Qu'est-ce qu'une preuve en histoire ?
4. (Aidez-vous des autres textes éventuellement) Qu'est-ce qu'une source ?
5. (Aidez-vous des autres textes éventuellement) Qui cite-t-on ?
6. (Bonus) *En droit* sur quoi repose des affirmations dans un livre d'histoire ? *En fait* sur quoi reposent les affirmations ?

« Comment donner au discours de l'historien un statut scientifique ? Comment s'assurer que l'histoire n'est pas une suite d'opinions subjectives que chacun serait libre d'accepter ou de refuser, mais l'expression d'une vérité objective et qui s'impose à tous ?

La question n'est pas de celles qu'on puisse déclarer superflues, inutiles ou périmées. On ne peut la congédier aujourd'hui sans renonciation majeure. Il suffit, pour s'en convaincre, de songer au génocide hitlérien. L'affirmation que l'Allemagne nazie a conduit pendant plusieurs années une entreprise d'extermination systématique des juifs n'est pas une opinion subjective que l'on serait libre de partager ou de refuser. C'est une vérité. Mais, pour qu'elle ait ce statut objectif, il faut qu'elle repose sur des faits. C'est un fait, par exemple, que les SS ont construit des chambres à gaz dans certains camps, et un fait que l'on peut prouver\*.

Les faits sont donc, dans le discours des historiens, l'élément dur, celui qui résiste à la contestation. "Les faits sont têtus", dit-on à juste titre. Le souci des faits en histoire est celui même de l'administration de la preuve, et il est indissociable de la référence. Je viens de donner des références en note sur l'existence des chambres à gaz, parce que telle est la règle de la profession. L'historien ne demande pas qu'on le croie sur parole, sous prétexte qu'il serait un professionnel qui connaîtrait son métier,

bien que ce soit en général le cas. Il donne au lecteur le moyen de vérifier ce qu'il affirme ; les « procédés d'exposition strictement scientifique » que G. Monod\*\* revendiquait pour la *Revue historique* veulent que « chaque affirmation soit accompagnée de preuves, de renvois aux sources et de citations ». De l'école méthodique à celle des *Annales* (...), l'unanimité règne sur ce point : c'est bien la règle commune de la profession.

Pas d'affirmations sans preuves, c'est-à-dire pas d'histoire sans faits. »

Michelle Perrot et l'histoire des femmes

Les textes qui suivent sont tirés d'un livre de Michelle Perrot, historienne spécialiste et pionnière de l'histoire des femmes ayant travaillé sur l'histoire sociale mais aussi l'histoire carcérale. Elle a contribué, avec d'autres, à ouvrir l'histoire à de nouveaux objets et de nouvelles préoccupations :

« La première histoire que je voudrais vous raconter, c'est celle de l'histoire des femmes. Aujourd'hui, elle paraît évidente. Une histoire « sans les femmes » semble impossible. Pourtant, elle n'a pas toujours existé. Du moins au sens collectif du terme : pas seulement des biographies, des vies de femmes, mais les femmes, dans leur ensemble, et dans la longue durée. Elle est relativement récente ; en gros, elle a trente ans. Pourquoi cela ? Pourquoi ce silence ? Et comment s'est-il dissipé ? De cette histoire, j'ai été le témoin et, avec beaucoup d'autres, l'actrice. À ce titre, je voudrais dire un mot de mon expérience, parce que, à certains égards, elle est significative du passage du silence à la parole et du changement d'un regard qui, justement, fait l'histoire, ou du moins fait émerger de nouveaux objets dans le récit qu'est l'histoire, rapport sans cesse renouvelé entre le passé et le présent. »  
– **Texte 5**, Michelle Perrot (1928-...), « *Mon* » *histoire des femmes*, 2016

– « Le village entier partit le lendemain dans une trentaine de pirogues, nous laissant seuls avec les femmes et les enfants dans les maisons abandonnées. » – Lévi-Strauss Claude. *Contribution à l'étude de l'organisation sociale des Indiens Bororo*, 1936. –

**Texte 6, Michelle Perrot (1928-...), « Mon » histoire des femmes, 2016**

1. Quel est le rôle ou l'un des rôles de l'histoire pour Michelle Perrot ?
2. À partir du deuxième paragraphe donnez deux sens plausibles du mot « histoire » dans le texte de Michelle Perrot.
3. Au sein du genre « récit » faite la différence entre l'espèce « récit » à proprement parler (story) et l'espèce « histoire » (history).
4. Quels liens pouvez-vous faire entre histoire et récit ?
5. Si les femmes ont été les parents pauvres de l'histoire, elles ne sont pas les seules. Pouvez-vous penser à d'autres exemple ?

« Écrire l'histoire des femmes, c'est sortir du silence où elles étaient plongées. Mais pourquoi ce silence ? Et d'abord : les femmes ont-elles seulement une histoire ?

La question peut paraître étrange. « Tout est histoire », disait George Sand, comme plus tard Marguerite Yourcenar : « Tout est l'histoire. » Pourquoi les femmes n'appartiendraient-elles pas à l'histoire ? Tout dépend du sens que l'on donne au mot « histoire ». L'histoire, c'est ce qui se passe, la suite des événements, des changements, des révolutions, des évolutions, des accumulations qui tissent le devenir des sociétés. Mais c'est aussi le récit que l'on en fait. Les Anglais distinguent *story* et *history*. Les femmes ont été longtemps hors de ce récit, comme si, vouées à l'obscurité d'une inénarrable reproduction, elles étaient hors du temps, du moins hors événement. Enfouies dans le silence d'une mer abyssale.

Ce silence profond, les femmes n'y sont certes pas seules. Il enveloppe le continent perdu des vies englouties dans l'oubli où s'abolit la masse de l'humanité. Mais il pèse plus lourdement encore sur elles. »

**Texte 7, Michelle Perrot (1928-...), « Mon » histoire des femmes, 2016**

1. Qu'est-ce que l'espace public et à quoi s'oppose-t-il ?
2. De quel espace a-t-on fait longtemps le récit ?
3. Cet espace est-il celui des femmes ? Donnez des exemples.

4. Est-ce parce que l'espace public exclu les femmes qu'on en a fait l'histoire ou parce que l'espace public est moins l'espace des femmes qu'on n'a pas fait l'histoire des femmes ?
5. Est-ce que c'est parce que les femmes ne sont pas des actrices de l'histoire qu'on n'en fait pas l'histoire ?
6. Quels problèmes se posent à l'historien pour faire une histoire des femmes ?

D'abord, parce qu'on voit moins les femmes dans l'espace public, le seul qui pendant longtemps méritait intérêt et récit. Elles œuvrent dans la famille, confinées dans la maison, ou ce qui en tient lieu. Elles sont invisibles. Pour beaucoup de sociétés, l'invisibilité et le silence des femmes font d'eux une partie de l'ordre des choses. C'est la garantie d'une cité paisible. Leur apparition en groupe fait peur. [...]

Parce qu'on les voit peu, on en parle peu. Et c'est une deuxième raison de silence : le silence des sources. Les femmes laissent peu de traces directes, écrites ou matérielles. Leur accès à l'écriture a été plus tardif. Leurs productions domestiques sont rapidement consommées, ou plus aisément dispersées. Elles-mêmes détruisent, effacent leurs traces parce qu'elles estiment que ces vestiges n'ont pas d'intérêt. Elles ne sont, après tout, que des femmes, dont la vie compte peu. [...]

Mais le silence le plus profond est celui du récit. Le récit de l'histoire tel que le constituent les premiers historiens grecs ou romains concerne l'espace public : les guerres, les règnes, les hommes « illustres », du moins les « hommes publics ». Il en va pareillement des chroniques médiévales et des histoires saintes : elles parlent des saints plus que de saintes. Et puis, les saints agissent, évangélistent, voyagent. Les femmes préservent leur virginité et prient. Ou accèdent à la gloire du martyr qui est honneur somptueux. Les reines mérovingiennes, si cruelles, les dames galantes de la Renaissance, les courtisanes de toutes époques font rêver. Il faut être pieuse ou scandaleuse pour exister.

**Texte 8, Michelle Perrot (1928-...), « Mon » histoire des femmes, 2016**

1. Si, comme le dit Antoine Prost, les faits sont établis à partir de traces, que se passe-t-il si les traces sont manquantes ?
2. Quel est le risque que cela fait peser sur notre représentation des époques antérieures ?
3. Cherchez un exemple (pas forcément d'événement historique, vous pouvez l'imaginer) où occulter un fait changerait complètement l'interprétation de l'événement.
4. (bonus) Montrer à partir du texte que les représentations contribuent à invisibiliser les femmes et que cette invisibilisation contribue à nourrir ces représentations.
5. (bonus) Par rapport au deuxième paragraphe, connaissez-vous un débat récent pour féminiser la langue ?
6. (bonus) Toutes les femmes brûlent-elles leurs papiers ? À votre avis dans quels milieux sociaux va-t-on davantage brûler ses papiers ? Peut-on étendre les remarques de Michelle Perrot à d'autres groupes sociaux que les femmes ?

« Pour écrire l'histoire, il faut des sources, des documents, des traces. Et c'est une difficulté pour l'histoire des femmes. Leur présence est souvent gommée, leurs traces, effacées, leurs archives, détruites. Il y a un déficit, un manque de traces.

D'abord, par défaut d'enregistrement. Par le langage même. La grammaire y contribue. En cas de mixité, elle use du masculin pluriel : ils dissimule elles. En cas de grèves mixtes, par exemple, on ignore le plus souvent le nombre de femmes.

Les statistiques sont souvent asexuées. Notamment dans le domaine économique, les statistiques industrielles, ou celles du travail. La sexuation des statistiques est relativement récente et demandée par des sociologues du travail féministes. N'est-il pas nécessaire de connaître pour analyser ? On retrouve aujourd'hui des problèmes analogues au sujet des origines ethniques, dont l'identification déchire, plus gravement, le milieu des démographes.

Par le mariage, les femmes perdaient leur nom, du moins en France, mais pas seulement. Il est souvent difficile, voire impossible, de reconstituer des lignées féminines. [...]

De manière générale, lorsque les femmes apparaissent dans l'espace public, les observateurs sont décontenancés ; ils les voient en masse ou en groupe, ce qui correspond d'ailleurs souvent à leur mode d'intervention collective : elles interviennent en tant que mères, ménagères, gardiennes des subsistances, etc. On use de stéréotypes pour les désigner et les qualifier. Les commissaires de police parlent de « mégères » ou de « viragos » pour désigner les manifestantes, presque toujours dites « hystériques » si elles profèrent le moindre cri. La psychologie des foules prête aux foules une identité féminine, susceptible de passion, de nervosité, de violence, voire de sauvagerie.

La destruction des traces opère aussi. Elle est socialement et sexuellement sélective. Dans un couple dont l'homme est célèbre, on conservera les papiers du mari, pas ceux de sa femme. Ainsi on a gardé les lettres de Tocqueville à son épouse ; pas celles que celle-ci lui adressait. Jusqu'à une date récente, on négligeait les archives privées. Les dépôts publics accueillent avec réticence des papiers qu'ils ne savaient comment gérer. Passe encore pour les hommes politiques ou les écrivains. Mais les gens ordinaires ? Et, qui plus est, des femmes ? En réaction contre cette attitude s'est créée, il y a une dizaine d'années, sous l'impulsion de Philippe Lejeune, une association destinée à accueillir et à promouvoir le dépôt des archives privées. Opère aussi une autodestruction de la mémoire féminine. Pénétrées de leur insignifiance, étendant à leur vie passée le sentiment de pudeur qu'on leur avait inculqué, bien des femmes, au soir de leur existence, détruisaient – ou détruisent – leurs papiers personnels. Brûler ses papiers, dans l'intimité de la chambre désertée, est un geste classique de la femme âgée. Toutes ces raisons expliquent qu'il y ait un manque de sources non pas sur les femmes, encore moins sur la femme ; mais sur leur existence concrète et leur histoire singulière. Au théâtre de la mémoire, les femmes sont ombre légère. »

**Texte 9, Michelle Perrot (1928-...), « Mon » histoire des femmes, 2016**

1. Quel problème se pose lorsqu'on veut faire une histoire des femmes ?
2. Peut-on faire l'histoire de quelque chose dont on n'a aucune trace ?
3. Diriez-vous que l'histoire est plus proche de l'érudition ou de l'enquête ?

« Discours et images recouvrent les femmes comme un épais manteau. Comment les atteindre, comment percer le silence, les stéréotypes qui les enveloppent ?

Bien des sources existent cependant. Des sources qui parlent d'elles. Des sources qui émanent d'elles, où on peut entendre directement leurs voix. Que l'on peut trouver dans les bibliothèques, lieu de l'imprimé, des livres et des journaux ; comme dans les archives, publiques et privées. Lieux solidaires et complémentaires, qu'on aurait tort d'opposer, mais qui se différencient cependant par un degré plus ou moins grand de spontanéité discursive. Autant de chemins que je voudrais emprunter. Du moins, je voudrais en signaler quelques-uns.

Pénétrons d'abord dans les archives publiques. Les archives policières et judiciaires sont les plus riches en ce qui concerne les femmes. Surtout à partir des XVIIe et XVIIIe siècles, où l'ordre de la rue, comme celui du plat pays, devient une obsession. Or les femmes troublent l'ordre plus souvent qu'à leur tour. Les travaux d'Arlette Farge sont à cet égard significatifs. Désireuse de retrouver par le contact de l'archive, par l'émotion qu'elle suscite, la présence des inconnus, des silencieux de l'histoire, elle a puisé dans les archives du Châtelet (police de Paris) la matière première d'une œuvre où palpiter le peuple de Paris. Dans *Vivre dans la rue* et *La Vie fragile*, les femmes se faufilent et s'affirment. Marchandes récalcitrantes, domestiques habiles, épouses courroucées, filles à marier « séduites et abandonnées » sont au cœur de faits divers qui expriment des conflits, des situations familiales difficiles, mais aussi la solidarité, la vitalité de petites gens qui tentent de se débrouiller dans les rets de la ville. À travers les procès-verbaux des commissaires, moins codifiés qu'aujourd'hui, se font entendre les récriminations, les plaintes, les injures, les mots du peuple et des femmes. [...]

En raison de leur place dans la famille, on a plus de chances de trouver trace des femmes dans les archives privées. Par définition, le statut de ces archives a été longtemps et demeure nécessairement

incertain. Destinées à recevoir les versements administratifs, qui les submergent, les archives publiques, nationales ou départementales, les accueillent avec réticence, au compte-gouttes et de manière sélective. Écrivains, hommes politiques, entreprises... franchissent le seuil. Mais c'est beaucoup plus difficile pour les gens ordinaires, et plus encore pour les femmes.

Pour pallier cette carence, liée aussi à l'engorgement des dépôts publics, divers organismes ont été créés. L'IMEC (Institut mémoires de l'édition contemporaine, désormais à l'abbaye d'Ardenne près de Caen) reçoit les archives des éditeurs, des revues, et secondairement des écrivains et des chercheurs. Ainsi pour Marguerite Duras, Michel Foucault. C'est un site très riche pour la vie intellectuelle contemporaine [... Etc.] »

#### 4. Activité 4 : bell hooks<sup>29</sup>

##### Remarques :

C'est un texte simple, c'est une allégorie qui est intéressante tant pour sa partie concrète que pour sa partie abstraite puisque la partie concrète est une expérience vécue (contrairement à la caverne de Platon où la partie concrète est une fiction). L'analogie met en rapport la ségrégation spatiale urbaine et la ségrégation socio-raciale, mais il y a un autre élément de la comparaison : la ségrégation ne vaut que pour les lieux de vie. L'espace des personnes blanches est traversé et occupé par les personnes noires de façon discrète. Il y a donc une asymétrie du point de vue de la visibilité : alors que les personnes noires doivent être invisibles tandis que les personnes blanches sont sous le regard des personnes noires. Il y a donc une relégation sociale mais un avantage épistémique.

##### Document :

« Être dans la marge, c'est faire partie d'un tout, mais en dehors de l'élément principal. En tant qu'Américains noirs qui vivions dans une petite ville du Kentucky, la voie ferrée était un rappel quotidien de notre marginalité. Au-delà de ces rails, il y avait des rues pavées, des magasins dans lesquels nous ne pouvions pas entrer, des restaurants dans lesquels nous ne pouvions pas manger et des gens que nous ne pouvions pas regarder directement dans les yeux. Au-delà de ces rails, il y avait un monde dans lequel nous pouvions travailler comme bonnes, comme concierges, comme prostituées, aussi longtemps que nous étions en capacité de servir. Nous pouvions entrer dans ce monde, mais nous ne pouvions pas vivre là-bas. Il fallait toujours que nous retournions dans la marge, de l'autre côté des rails. Vers les cabanes et les maisons abandonnées en périphérie de la ville.

Il y avait des lois pour s'assurer de notre retour. Ne pas rentrer, c'était risquer d'être puni. À vivre comme nous le faisons – en périphérie, sur les bords, sur le fil – nous avons développé une manière particulière de voir la réalité. Nous la regardions à la fois de l'extérieur et de l'intérieur. Nous concentrons notre attention aussi bien sur le centre que sur la marge. Nous comprenions les deux. Cette façon de voir les choses nous rappelait l'existence d'un univers entier, d'un corps principal constitué à la fois d'une marge et d'un centre. Notre survie dépendait de notre conscience permanente de la séparation entre la marge et le centre, de notre conviction individuelle profonde que nous étions une part vitale et nécessaire de cet ensemble.

Ce sens de l'entièreté, de l'intégrité, a imprimé notre conscience à travers la structure de nos vies quotidiennes, et nous a dotés d'une vision oppositionnelle du monde – une façon de voir les choses inconnue de la plupart de nos oppresseurs – qui nous a nourris, qui nous a aidés dans notre combat

---

<sup>29</sup> B. HOOKS, *De la marge au centre: théorie féministe*, s. l., 2018.

pour sortir de la pauvreté et du désespoir, et qui a renforcé notre estime de nous-même, notre identité et notre solidarité. » – Préface de *De la marge au centre*, par bell hooks (1984).

## V. Bibliographie

J'ai surligné mes références préférées car les coups de cœur c'est important.

ABU-LUGHOD Lila, « Ecrire contre la culture. Réflexion à partir d'une anthropologie de l'entre-deux [Writing Against Culture] », Carole Gayet-Viaud (trad.), dans Richard G. Fox (éd.), *Recapturing Anthropology: Working in the Present*, School of American Research Press, Santa Fé, 1991, p. 137-162.

ALTMANN Jeanne, « Observational Study of Behavior: Sampling Methods », *Behaviour*, vol. 49, n° 3/4, 1974, p. 227-267.

EPSTEIN Steven, *La Grande Révolte des malades. Histoire du sida 2.*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001, vol. 2/2.

ESPINOLA Artemisa Flores, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' », *Cahiers du Genre*, n° 53, 2012, p. 99-120.

GAUTIER Claude, « De la neutralité axiologique au réalisme des expériences vécues du 'standpoint' : une critique féministe de la relation de connaissance », ENS Éditions, 2018, p. 97.

HARAWAY Donna Jeanne, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle. », Denis Petit (trad.), dans Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan (éd.), *Manifeste cyborg et autres essais: sciences, fictions, féminismes*, Paris, Exils, coll. « Essais », 2007, p. 108-142.

HARDING Sandra, « Rethinking Standpoint Epistemology: What is Strong Objectivity? », *The Centennial Review*, vol. 36, n° 3, 1992, p. 437-470.

HOOKS Bell, *De la marge au centre: théorie féministe*, sans lieu, 2018.

HUNEMAN Philippe et Sébastien DUTREUIL, « La modélisation mathématique en biologie », dans Thierry Hoquet et Francesca Merlin (éd.), *Précis de philosophie de la biologie*, Paris, Vuibert, 2014, p. 51-70.

JORDAN-YOUNG Rebecca M, *Hormones, sexe et cerveau*, Odile Fillod (trad.), Paris, Belin, 2016.

LEPINARD Éléonore et Marylène LIEBER, *Les théories en études de genre*, sans lieu, 2020.

LEVINS RICHARD, « THE STRATEGY OF MODEL BUILDING IN POPULATION BIOLOGY », *American Scientist*, vol. 54, n° 4, Sigma Xi, The Scientific Research Society, 1966, p. 421-431.

LUGONES María, « Attitude joueuse, voyage d'un « monde » à d'autres et perception aimante », *Les cahiers du CEDREF*, n° 18, 1<sup>er</sup> décembre 2011, p. 117-139.

LUGONES María C., Elizabeth V. SPELMAN, María C. LUGONES et Elizabeth V. SPELMAN, « Have we got a theory for you! Feminist theory, cultural imperialism and the demand for 'the woman's voice' », *Women's Studies International Forum*, vol. 6, n° 6, janvier 1983, p. 573-581.



MARIGNIER Noémie, « « Gay ou pas gay ? » Panique énonciative sur le forum jeuxvideo.com », *Genre, sexualité et société*, n° 17, 1<sup>er</sup> juin 2017 (DOI : 10.4000/gss.3964 consulté le 12 décembre 2017).

MARTIN Emily, « The Egg and the Sperm: How Science Has Constructed a Romance Based on Stereotypical Male-Female Roles », *Signs*, vol. 16, n° 3, 1991, p. 485-501.

MESTIRI Soumaya, *Élucider l'intersectionnalité les raisons du féminisme noir*, Paris, 2020.

MONK Julia D., Erin GIGLIO, Ambika KAMATH, Max R. LAMBERT et Caitlin E. MCDONOUGH, « An alternative hypothesis for the evolution of same-sex sexual behaviour in animals », *Nature Ecology & Evolution*, 18 novembre 2019 (DOI : 10.1038/s41559-019-1019-7 consulté le 22 novembre 2019).

SCHIEBINGER Londa, *Has feminism changed science?*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 2001.

SMITH Dorothy E., « Women's Perspective as a Radical Critique of Sociology », *Sociological Inquiry*, vol. 44, n° 1, janvier 1974, p. 7-13.

SOBER Elliott, « What is the Problem of Simplicity? », dans Arnold Zellner, Hugo A. Keuzenkamp et Michael McAleer (éd.), *Simplicity, Inference, and Modelling*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 13-32.